

..... Cette route de Cordemois, je la parcourais comme d'habitude, et même, en goûtant moins ses charmes que les autres fois... Alberte, à côté de moi, me racontait les mésaventures d'une certaine dame acariâtre et revêche, et son récit m'amüsait fort. Aussi, tout à ses histoires, je ne prêtai guère attention à la beauté du site. Pourtant, comme nous passions devant les talus, je me réjouis, parceque les genêts fleuriraient, bientôt, et j'aime leur or de reposoir... Le pont traversé en montagnes russes, encore quelques coups de pédales, et nous nous séparons. Demain, jeudi, Alberte va chez sa tante passer les fêtes de Pentecôte.

Ce jeudi, je suis invitée à une petite séance au château Marique, pensionnant français où je prends des leçons. Les élèves du cours de littérature donnent quelques parties d'Esther. Je fais un brin de toilette, prends mon vélo, et sors. Je traverse le marché : les vendeurs polonais me font de beaux sourires, car je leur achète le plus possible depuis un an. Ouf! je suis quitte du brouhaha, j'enfourche mon vélo, en route!

En arrivant au château Marique, j'y trouve Madame Francken, de Paliseul. Sa fille, Cécile, était en pension avec moi à Jambes; elle est ici depuis un an. Nous parlons de choses et autres, de Jambes, des études, de la situation. La maîtresse de piano vient se joindre à nous : "Eh bien!, dit-elle, et la guerre?" "Oh!, dis-je, toujours la même chose, rien à signaler." "Votre père, que pense-t-il, on ne craint rien pour la Belgique?" - "Papa est très optimiste, il est persuadé que nous ne serons pas mêlés au conflit." - "Moi aussi, dit Mme Francken, je suis optimiste, j'ai d'ailleurs grande confiance en Notre-Dame de Beauraing." Chut! le rideau se lève. Les quelques extraits de la tragédie sont bien rendus, de gentils intermèdes; mais, dans la dernière scène d'Esther, le trône d'Assuérus, (Cécile Francken) trop au bord de l'estrade, vacille et sa Majesté culbute. Gaité générale! Le calme rétabli, Cécile achève ses tirades, avec de louables efforts contre un fou rire persistant. Un dernier morceau de piano interrompu par une panne d'électricité, et je prends congé des religieuses. Je dois revenir demain pour ma leçon de piano.

Maintenant, c'est autre chose qu'une partie de plaisir : depuis deux ou trois jours, une dent me taquine, et je voudrais la faire enlever; or, je passe devant la maison du dentiste, qui m'apparaît à cet instant comme le portail du purgatoire. Entrerai-je? N'entrerai-je pas? J'entre. Brrr... Huit piqûres, une pilule, une aspersion calmante, des essais d'une heure et demie. Ouf! c'est fini; mais je suis ivre, je tournoie... comment ne suis-je pas tombée de vélo en rentrant à la maison! Dans mon lit, je sauterais au plafond. Enfin, vers le soir, le mal s'apaise peu à peu... Comme je vais bien dormir!...

Drrr! Drr!... La sonnerie électrique reliée au téléphone du bureau. Quelques petits cailloux lancés à la fenêtre. Papa se précipite : "Qu'y a-t-il?" "On rappelle tous les militaires en congé, sauf en congé exceptionnel" Papa descend en hâte; il est à peu près dix heures du soir. Je ne sais pas à quelle heure il est remonté.

...Le grésillement des petits cailloux, encore, et de nouveau, la voix du planton, altérée : "Adjudant, rappel de la phase E" "Phase E... répète Papa, comme hébété. Je me sens devenir très pâle, je crie : Mais adieux, c'est la mobilisation générale?" "Oui, dit Papa, simplement" Maman est bouleversée; je me répète, comme en un leit-motiv : Mobilisation générale, mais... c'est la guerre. Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-il arrivé?

Nous nous levons. Maman va à la messe de 6h $\frac{1}{2}$; j'irai à celle de 7 $\frac{1}{2}$. Habillée en hâte, je descends quatre à quatre, et me précipite à la T.S.F. De la musique. Bizarre, de la musique, en un pareil moment. C'est sans doute pour tromper l'attente entre les communiqués. C'est cela en effet, car, tout aussitôt : "Les Allemands ont attaqué ce matin, la Hollande, le G.D. de Luxembourg, et la Belgique. L'aérodrome d'Eveere et la gare de Jemelle ont été bombardés. La Belgique a fait appel aux deux autres puissances garantes de sa neutralité. L'Angleterre et la France ont répondu : elles sont à nos côtés dans la lutte contre l'envahisseur."

Ici, un grand frisson me parcourt, je vibre : la Belgique va revivre les grandes heures de 1914! Je vais les voir lutter côte à côte, nos vaillants petits chasseurs ardennais, et les poilus d'épopée! Je tremble, les yeux pleins de larmes... Cela l'espace d'une seconde, comme dans une extase!...

Le speaker parle maintenant des précautions à prendre en cas d'alerte. Suivant ses prescriptions, je remplis d'eau deux grands bassins. La messe sonne. Je sors. Sur le boulevard, des petits groupes se forment, les gens sont consternés; une femme s'approche de moi : "Est-ce vrai, Mademoiselle ce qu'on dit, que c'est la guerre?" "Oui, madame, c'est malheureusement vrai; les Allemands sont entrés à la fois, en Hollande, dans le G.D. de L. en Belgique." "Ah! ben jamais; qué peuplade!" Malgré la gravité de l'heure, j'ai bien envie de rire, devant cette réaction bouillonnaise. Un peu plus loin, je rencontre ma pauvre Maman, qui revient, tremblante, car elle a entendu sonner la générale... et je suis frappée du changement de sa figure en si peu de temps.

Cette messe du 10^e mai, je ne sais pas comment je l'ai entendue : en mon esprit, le Christ, la Belgique, les Alliés, le Roi, et nous-même tout cela n'était plus qu'un glorieux mélange...

La matinée passe, fiévreuse, on ne peut se tenir à rien. On parle aux uns, aux autres, et tous ces papotages ne font qu'énerver. Vers 10 h, Papa revient; il a pu enfin, quitter quelques minutes cet excédant travail de mobilisation. Il est très triste, le plus doucement possible, il nous avertit de son départ éventuel; si les Allemands approchent, il doit partir, ne pouvant pas être fait prisonnier... et nous sommes dans la province de Luxembourg!...

Rumeur : "Les Français, voilà les Français" Tout le monde se précipite; les magasins de tabac sont assaillis; les paquets pleuvent sur les camions et chars d'assaut; les Français remercient distraitement; certains ont même l'air étonné, et moi, qui m'attendais aux enthousiastes gars de 14, je suis un peu déçue... et c'est la remarque générale : "Mais pour des Français, comme ils sont peu gais! En 14, il fallait voir! Mais voilà ce n'est plus la même guerre."

Tout à coup, je pense que je n'ai pas payé le dentiste, hier; il doit rentrer aujourd'hui à Bruxelles, le brave homme. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard. Je pédale à tout allure. Il est là, mais va partir dans un instant. Vite. C'est fait, le compte est réglé. Je suis bien près du château Marique, ici, si j'allais voir les religieuses? Je les trouve dans la grande salle donnant sur la France; à la fenêtre, leurs trois couleurs flottent en signe de bienvenue. Les soeurs sont autour du drapeau. D'un geste ému, leurs compatriotes les remercient d'un tel accueil.

"Ah! ma soeur, dis-je à ma maîtresse de piano, quand je pense qu'hier encore, vous me demandiez si la Belgique..."

- Oui, dit-elle, j'ai toujours pensé que cela finirait ainsi. Mais les Allemands, cette dernière attaque, c'est leur coup de grâce.

- Je l'espère bien. Ah! les sales Boches!

- Ils ne peuvent pas gagner. Nous sommes le droit, nous sommes forts, car nous sommes prêts cette fois, ce n'est plus comme en 14!

Mais, vous venez à votre leçon?

- Non, dis-je en riant, je devais payer le dentiste et je ne voulais pas venir si près de chez vous, sans entrer, sans savoir ce que vous pensiez des événements. Je ne suis guère en état de prendre une leçon.

- Ni moi de vous le donner.

- Mardi, peut-être, si cela va mieux! Maintenant je me sauve.

En rentrant, je trouve Maman dans un fatras de linge, de provisions, de malles. Mais Maman, nous ne partons pas dis?

- Non, je ne pense pas partir; mais je préfère mettre les choses importantes dans une malle pour les avoir sous la main. Partir, partir où?...

Nous ne sommes pas trop mal mis ici, je pense; et pourtant, si Papa, doit s'en aller...

- Mais en admettant qu'il parte, nous ne pouvons pas l'accompagner, il est militaire.

- C'est vrai... et aller se perdre sur les routes... En tous cas, je reste ici jusqu'à son départ. Si je ne suis pas là, au dernier moment, précipité, il oubliera le nécessaire. Ah! quel malheur! cette idée qu'il pourrait partir me coupe bras et jambes... je ne sais plus que faire... et Maman tombe sur une chaise en sanglotant. Je l'embrasse, tout en pleurant, moi aussi.

Et tu crois les Allemands si près de nous, dis-je, mais ils reculent, ils ont perdu 10 Km. D'ailleurs Papa n'a pas encore reçu l'ordre de partir, et il ne le recevra pas de si tôt, tu verras. Maman se remet un peu.

Madame Leloup, 36 fois, vient voir ce que nous décidons. Je lui répète que je ne veux pas partir, que je ne veux pas quitter Bouillon. "Mais le mur Maginot, gémit-elle? " Le mur Maginot n'est pas si près que pour nous atteindre, et puis, le temps que les Allemands soient au mur Maginot..."

Elle nous quitte, calmée, pour recommencer un peu après.

Papa ne revient que pour les repas, qu'il avale précipitamment. La cour grouille de monde... chasseurs ardennais, lanciers, "vis paletots", gendarmes étrangers, évacués d'Arlon, civils de toutes sortes.

Vers 10h, comme Papa a un instant de répit, nous allons jusqu'au puits.

Les Français passent toujours, mais assez disséminés. La sentinelle crie à Papa : on l'aura, Hitler!" Papa répond : "Je vous connais, je vous ai vus à l'oeuvre en 14" " Ah!, oui, et cette fois, nous sommes prêts."

Et sur cette parole encourageante, nous nous mettons au lit.

Nuit relativement calme.

Samedi matin, les gendarmes gaumais passent, fuyant sur Mettet..
Le commandant Jeangette, d'Arlon, dit à Papa : Muno est près d'évacuer, après Muno, c'est Bouillon. - Mais, dit Papa, je ne reçois pas l'ordre. - Et vous ne le recevrez probablement pas; tout est bouleversé; je vous conseille de partir dès que vous jugerez le moment venu, sans attendre l'ordre.

Monsieur Charles et Jane accourent voir ce que nous décidons. - Mon mari part sans doute dit Maman, nous, nous restons.

Oh! moi, dit Jane, je ne veux pas rester avec les Allemands. Subir les horreurs de 14! Et encore, maintenant ce sont des Nazis. Ah! c'est terrible!

Au bout d'un quart d'heure, ils partent, ne sachant que faire encore. Papa revient du bureau : Cette fois, dit-il, il reste bien peu d'espoir. je partirai aujourd'hui très probablement." Nous sommes bien tristes tous les trois, nous nous embrassons en pleurant. "Mes affaires sont-elles prêtes, demande Papa. - Oui, les fournitures militaires, les vivres, l'argent, tout est là."

- Madame Bertrand vient de me téléphoner qu'elle part : il y a deux places pour vous sur le camion. Voulez-vous les accompagner?

Maman a un geste découragé; et moi : Oh! non, Papa, nous ne serons quand même pas ensemble en France. Et que ferons-nous là-bas? Restons ici.

- Oui, c'est vrai. Vous ne serez pas plus mal. Si vous pouviez seulement aller dans une maison avec une bonne cave...

- Les soeurs de la doctrine en ont de très bonnes; elles ont fait dire qu'il y avait abri pour au moins deux cents personnes.

- C'est bien dit Papa, je suis un peu plus tranquille; et puis on ne sait jamais; attendons. Et il retourne au bureau. 6 On sonne. C'est Mlle de Vault. Elle est rentrée de Bruxelles hier et vient aux nouvelles.

En apprenant notre désarroi, elle nous offre hospitalité chez elle.- Je cours prévenir Papa, qui s'échappe deux minutes de son travail, pour venir la remercier. Il est tranquille maintenant.

Bein que dans cet état d'énerverment, nous n'ayons pas faim du tout, il faut manger. Je vais chercher un beefsteak, puis en rentrant, je passe la soupe. Il est 11h $\frac{1}{2}$ environ.

Clameur : Des avions, des avions! Papa et une quantité d'hommes entrent précipitamment. "Couchez-vous le long des portes!" Nous nous jetons par terre. Coup de feu. Immédiatement (ah! l'horreur) : Brrroum...Broum... tout tremble! Broum... cela n'en finit pas. Nous criions. Madame Leloup, les mains jointes, hurle. ...Brrroum...Enfin, c'est fini. Il est impossible de décrire la panique. Papa nous dit : Ne restez pas ici; cette colonne de militaires, de matériel, est un trop bel objectif. Allez dans la cave des soeurs. - Mais dit Maman si l'on conduisait les malles et paquets chez Mlle de Vault? Voilà Monsieur Wilmotte qui met son auto en marche; je vais lui demander qu'il veuille bien les prendre.

- Oui dis-je, et j'irai avec lui chez Mlle de Vault. Ainsi fait. Arrivée à la grimette, devant chez Mme Vermer, l'auto s'arrête; pas moyen de monter. Monsieur W. tripote, s'énerve : Rien à faire dit-il, elle ne montera pas. Il faut retourner. Consternation en nous voyant revenir!

Un vélo qui passe en bolide. C'est Renée Dumont, comme une folle qui hurle : Papa, viens vite, Maman est tuée. Les bombes sont tombées sur la maison de Mme Gérard; ils sont tués, ils étaient dans la cave; Maman aussi, et madame Nicolas...Viens, viens vite!...Le pauvre vieux paletot s'en va éperdu...

- Allez chez les soeurs, dit Papa, il ne faut plus rester ici."
 Nous prenons, les valises (les malles restent dans l'auto) et longeant les murs, nous arrivons à l'abri. - C'est dans la petite cave qu'on nous fait entrer. Des matelas sont placés sur les casiers; la voûte a plus d'un m. d'épaisseur, il y a plusieurs issues. Quel accueil nous recevons là-bas! Les soeurs s'empressent autour de ma pauvre Maman, malade, affreusement pâle; elles nous installent sur des chaises, nous font boire un grand verre de rhum.

A l'extérieur, la voix de soeur Honoré : Venez, ma pauvre Simone, venez prendre quelque chose. Simone Nicolas entre en sanglotant. Sa mère est mortellement blessée; on vient de l'amener à l'hospice, ainsi que Mme Gérard La petite Mme Bailly, Lucie Dufrene et sa mère (ces deux dernières viennent d'expirer)

L'ambulance française emporte Mmes Gérard et Bailly. Soeur Honoré, qui soigne les blessés, vient chercher Simone Nicolas et la prépare doucement. Sa mère va mourir... Un peu plus tard, nous voyons Simone et son père; la pauvre femme vient de mourir, ils partent, abandonnant son cadavre, ne voulant pas rester une minute de plus.

... Et puis Papa vient nous dire aurevoir. Les hommes et les chevaux sont sous le tunnel, il va les rejoindre, pour partir avec eux en France, par Corbion, Sugny, laissant Sedan sur le côté. - Qu'ils sont tristes, ses adieux là, et que la guerre est donc terrible! Chaque minute est un déchirement! C'est fini...il est parti...quand le reverrons-nous?...

Alors, il se passe une drôle de chose; moi qui m'étais étonnée de mon calme (Maman aussi d'ailleurs, me sachant très nerveuse) je me sens envahir d'une affreuse torpeur. Je reste prostrée, sans force, avec de temps à autre, de grands tremblements. Maman elle, si malade tantôt, se remet, reprend courage, et, chose inouïe, retourne à la maison avec Monsieur Charles Toussaint rechercher les malles. Il me serait impossible de les aider. Et quel soupir je pousse quand Maman me dit : Là, j'ai tout, je ne retourne plus" elle ajoute : Madame Leloup s'en va; ils sont toute une bande sur un camion."

Et maintenant, quel calme! les habitants ont fui, presque tous; quelques uns, baluchons au dos, s'engagent dans les sentiers de la côte.

...Et comme il est sourd, lointain, le bruit régulier des motos françaises pourtant toutes proches, qui filent en direction de Sedan...Oh! la tristesse, l'horreur, de ce ciel lourd, si lourd, que prise de je ne sais quel peur superstitieuse, je crois le voir tomber! Elle est terrible, la crainte des Gaulois!

... La cloche de la gendarmerie! Le son est lugubre, dans cet écrasant silence, et nous fait frissonner. Malgré mes supplications, Maman va voir jusque là; elle revient d'ailleurs aussitôt : Ce sont, dit-elle, des mobilisés qui n'ont pu rejoindre plus tôt; ils ne savent pas ce qu'ils doivent faire; je leur ai dit d'aller en France. "

En même temps, on frappe à la porte de la cave. C'est un homme jeune encore; "Madame, dit-il, qu'est-ce que je dois faire? les gendarmes sont partis; je ne veux pas être déserteur, ni être pris pas les Allemands" - Mon Dieu, Monsieur, je ne sais pas. Que voulez-vous que je dise? Tâchez d'aller en France. - "Et abandonner le cadavre de ma femme... Monsieur, je vous en prie, excusez moi, je ne vous connais pas. - Je suis Denis, le mari de Lucie Dufrene, qui a été tuée ce matin. Je ne sais plus quoi, je perds la tête...il s'en va, titubant...

Un cri : Les ponts vont bientôt sauter! Nouvelle panique! Lécole se trouvant dans la zone rouge, les soeurs décident d'aller un peu plus loin et de revenir après l'alerte. M
 Maman demande : Vous partez, vous êtes portant bien à l'abri dans cette bonne cave. "

- Oui, répond Mère Eulalie, mais nous sommes quand même dans la zone rouge, et nous craignons, un peu. Nous reviendrons le plus vite possible. Voulez-vous nous accompagner, Madame? Si vous préférez rester ici, c'est comme vous voulez. Comprenez-moi, je ne veux pas vous influencer...

Machinalement, nous sortons de la cave. Madame Vermer, sur sa porte, nous fait de grands signes. Nous approchons. Mon Dieu, s'écrie-t-elle, vous êtes restées! Venez donc chez moi, nous resterons ensemble. Ma cave est bonne. Il vaut mieux être nombreux en un pareil moment. - Oh! oui, dit Maman, nous acceptons bien volontiers. Merci, merci!

Dans le corridor, nous trouvons Mlle de Vaulx et Sylvie. Mlle de Vaulx nous dit : J'ai dû quitter ma maison à cause du pont et comme vous, j'ai accepté l'hospitalité de Mme Vermer." - "Comment n'êtes-vous pas partie, dit Maman à Madame Vermer? - Moi, je n'ai jamais voulu partir; je suis partie en 14 et je sais ce que c'est d'être sur les routes...et puis, abandonner l'étude... Ma fille voulait partir avec les petits, mais ne voulait pas me laisser seule ici. J'ai cédé, à cause des enfants. Mais, quand nous avons voulu mettre l'auto en marche, il n'y a pas eu moyen de la faire démarrer, les accus étant déchargés. Et nous voilà. Cela ne fait rien, je suis heureuse que vous soyez restées, nous serons très bien ensemble." Nous remercions. " Madame, dis-je timidement, si nous allions à la cave?"

Fracas épouvantable...dégringolade éperdue...nous nous retrouvons à la cave, étonnées d'avoir tous nos membres.- Chère bonne petite cave : bien voûtées, les murs très épais, chauffée tout l'hiver par le central, elle nous apparaît plus précieuse que tous les châteaux du monde!

Madame Billon y a installé une banquette, des chaises, des fauteuils.

Nous tombons sur les sièges, toutes tremblantes. - Qu'est-ce que c'était?

- Les ponts, sans doute.

- Oui, probablement.

Nouveau coup, formidable! Mon Dieu, crions-nous, serrées les une contre les autres. En même temps, on tambourine à la porte. Mme Vermer va ouvrir. Ce sont les demoiselles Dachy, leur père et Mlle Cunin qui demandent asile, n'ayant pas de bonne cave. - Venez, venez, dit Mme Vermer, on fera place.

...Les ponts sont-ils sautés? - Oui, c'est le vacarme qu'on a entendu tantôt, mais ce dernier coup, nous ne savons pas ce que c'est.

Les nouveaux arrivés s'installent. - Quelle heure est-il?

7h environ. Brrraoum!... Bombardement!

- Les bandits, les bandits!

Brrraoum... les coups se répètent, repercutés par l'écho puissant de la vallée...

- Mais dit tout à coup Mme Vermer, pourquoi s'acharner ainsi sur notre pauvre Bouillon? Il n'y a pas d'objectifs, pourtant.

- Et dire qu'on croyait ne rien avoir, ici.

- C'est peut-être pire ailleurs.

- Oh! les pauvres réfugiés, sur les routes! Chacun pense aux chers absents.

Cela se calme un peu, on dirait. - Moi, je retourne, et j'irai dans mon lit, dit Monsieur Dachy en se levant. Ses filles le retiennent : Mais Papa, tu n'y penses pas, tu vas te faire tuer! Reste, voyons.

- Me faire tuer, allons donc. C'est fini, maintenant.

- C'est un peu plus calme, mais tu ne sais pas ce qui peut arriver. Reste, voyons - Non, je retourne. D'ailleurs, autant mourir dans mon lit.

Bref, il n'y a rien à faire; il sort malgré nos supplications. Une de ses filles l'accompagne; Mlle Eva reste avec nous; elle sanglote : Je n'aurais jamais eu le courage de sortir, et maintenant, je ne les reverrai peut-être plus." Nous la consolons, elle se remet tout doucement.

- Si nous nous installions un peu mieux? dit Mme Vermer.
Nous arrangeons nos sièges le plus confortablement possible.
... Et rapprochons-nous pour mourir ensemble, si nous sommes tuées...

Mme Gillon, ardemment, serre ses deux petits dans ses bras.

- Donne m'en un, dit Mme Vermer.
- Non, je les garde tous les deux.
- Mais tu seras horriblement fatiguée.
- Cela ne fait rien. Je veux les avoir près de moi.
- Il y a moyen d'arranger les choses dit Maman. Si vous vous mettiez sur la banquette, un des petits sur les genoux? Je me mettrais tout à côté de vous et je prendrais l'autre enfant."

Madame Gillon s'assied, Quinette dans ses bras. Maman se place à côté d'elle, moi à côté de Maman et nous étendons Pitou sur nous deux. Mme V. place son siège le plus près possible de sa fille.

- Mangeons un peu, dit-elle; il est 9h du soir et nous sommes encore presque à jeun.

Maman : J'ai des petits pains dans mon sac, il y en a bien pour tout le monde.

Mme V.: Et moi, j'ai du pâté de foie; cela s'arrange bien, nous ferons de bons sandwiches.

On se passe les provisions. Maman et moi, faisons des efforts inouïs pour grignoter un demi petit pain.

Braoum!... Un coup plus fort que les précédents. La maison est ébranlée
Brrraoum...une pluie de carreaux, tout tremble.

- Mon Dieu, protégez-nous!

...Dzzi...Braoum (plus loin)

Craquement formidable. Effroi indicible.

Mme V.: C'est une bataille, sûrement; les bombes et obus que nous entendons siffler partent de tout près et ne sont pas dangereux pour nous; c'est la riposte qui est à craindre.

Dzzi... rien. Elle n'éclate pas.

Braoum...nouvelle pluie de carreaux, terrible ébranlement des murs.

Ainsi pendant trois grandes heures... Sans la voir, nous suivons la bataille : Français et Allemands doivent se trouver sur les côtes, autour de Bouillon, face à face.

Quels moments atroces nous passons alors! A chaque coup, nos figures se crispent, nous nous serrons les uns contre les autres...

A chaque sifflement d'obus, nous nous préparons à recevoir la riposte comme notre coup de grâce... Nous ne prions pas. Ce sont des supplications hachées, que nous crions, les yeux fixés sur la statue du Sacré-Coeur, que Mme Gillon a placée à la cave pour nous protéger. Pitou prie les saints Martyrs et Quinette, de sa petite voix douce, murmure : Sacré-Coeur de Jésus, j'ai confiance en vous.

Ces deux petits êtres, nous les regardons comme nos sauveurs...

Mme V.: Que promettrions-nous bien, si nous échappons?

Maman : D'aller à Sugny...

Mme G.: Oui, à pied.

Mlle Dachy : Oui, c'est cela, promettons d'aller à Sugny toutes ensemble. Sylvie et moi, nous approuvons; Mlle de Vault ne sait pas ce que nous disons; on lui expliquera demain, si...demain...

On dit rait que les coups s'espacent...Mais oui, bientôt, on n'entend plus rien.

- Quelle heure est-il?

A- A peu près minuit.

Mme V. : Comment vivons nous encore, je me le demande! - Quel martyre!

Pitou : Mais maintenant, c'est fini? - Quinette : On reste quand même à la cave, dis, Maman!

Bein sûr mes chéris. Et maintenant, il faut tâcher de dormir un peu.

Mme Vermer : Et nous allons en faire autant.

Qu'ils sont bons ces quelques moments où nous somnolons, tombant les unes sur les autres!

... Braoum...Dzzi...Braoum...

Mon Dieu, mon Dieu, encore ce calvaire!

- Quelle heure est-il?

- Trois heures du matin.

Mme Vermer : Nous avons eu trois heures de répit; il n'y a plus de doute : c'est bien une bataille.

Boum...oh! dégringolade de vitres, de pierres, un flot de poussière passe sous la porte.

Mme V. : La maison est atteinte. Mon Dieu, si elle était écroulée, si nous étions ensevelies....

Maman : Rassurez-vous, Madame, ces pierres sont tombées par l'ébranlement de la bombe sans doute. La maison n'est pas détruite, je ne le pense pas; mais la bombe est tombée bien près!

Mme V. : Madame- Ma cave a plusieurs issues, dont celle-ci, qui est très aisée. En cas où cela arriverait, il serait assez facile de nous sauver. Car, c'est cela l'important! Je serais très triste, si ma maison était détruite, avec tous mes souvenirs...Mais dans un pareil moment, on se détache de tout cela... Que nous soyons sauvées toutes, d'abord!

Mme Gillon : Ecoutez, on court sur la route.

Moi : Et on parle, écoutez.

Mlle Dachy : Qu'est-ce que c'est de ça?

Mme V. : Des soldats, très probablement.

Maman : Oui, mais quels soldats?

Mme G. : Ils ont dit : Stop! ce doit être des Anglais.

Presque après chaque bombe ou obus, nous les entendons courir. La lutte est moins acharnée; on entend marcher, très, très près de la maison.

- A ras! crie-t-on dans la rue.

Mme G. : Ce sont des Français; ils ont dit : A ras. La maladrerie est peut-être détruite, mon Dieu.

Chut! écoutons.

L'esprit tendu, nous nous efforçons de saisir leurs paroles, mais...

- - Non, dit Mme Gillon après un moment, ce ne sont pas des Français; ce sont des Anglais sans doute.

- Non, dis-je, je comprends un peu l'anglais. Ils ne parlent pas anglais.

- Oh! dit Mlle Eva épouvantée, ce ne serait pas des Allemands?

- L'allemand est beaucoup plus dur, reprend Mme G. c'est pourquoi je les croyais Anglais. Es-tu sûre qu'ils ne parlent pas anglais?

- Oui, dis-je, absolument sûre.

- Mais s'écrie Maman, ce sont peut-être des Flamands. Nos chasseurs ardennais combattent dans les Flandres; des Flamands peuvent se trouver ici.

Mme Vermer : Mais oui; d'ailleurs les lanciers mobilisés à Bouillon, étaient Flamands en grande partie.

Comme pour confirmer nos suppositions, nous entendons quelques JA énergiques.

- Ce serait plus simple de les voir dit Mlle Dachy; je vais regarder par le judas, il doit faire clair, maintenant.

Mme G. : Ne faites pas de bruit, qu'ils ne vous entendent pas!

Moi : Et si une bombe éclatait, quand vous serez près de la porte?

Mlle D. : Il n'y a plus de danger maintenant, et puis, nous n'allons pas nous creuser la tête jusqu'au matin.

Elle se lève. La voilà sur l'escalier...près de la porte...comme nos coeurs battent!

Elle se retourne : Ils sont en vert, dit-elle; je ne distingue pas très bien, il ne fait pas assez clair, il faudra regarder dans quelques temps.

- En vert, dit Mme Gillon, en vert... Ce ne sont pas des Flamands, alors... Nous nous regardons, atterrées.

- C'est peut-être les Allemands, dit candidement Pitou.

Hélas, cela ne paraît que trop juste, mais nous n'osons pas nous l'avouer.

- Nous ne connaissons pas les uniformes, dit Mme Vermer, peut-être que certaines classes...

Deux heures passent. Quelques coups espacés, puis plus rien.

Mme Vermer : La bataille cesse de nouveau; dans notre anxiété à connaître la race des fameux soldats, nous avons presque oublié les bombes.

Maman : Maintenant, il fait plus clair; je vais voir.

Nos coeurs battent à se rompre...

- Oh! fait Maman

Et descendant l'escalier :

- Mes pauvres gens, il n'y a plus de doute, ils ont la croix gammée sur le bras!

Peindre notre consternation, notre terreur, serait impossible.

Les récits de 14, les histoires de Pologne, nous traversent l'esprit, nous torturent, en cette affreuse réalité. Mme Gillon tremble pour ses petits,

Mme Vermer pour sa fille, et Maman pour moi. - A chaque instant, je crois

"les" entendre tirer sur nous, je "les" vois mettre le feu à la maison, et vider du pétrole par les soupiraux.

- Prévenons Mademoiselle, dit Sylvie.

Mme V. : Mademoiselle, les Allemands sont là.

Mlle de Vault : Les Allemands, sont là, déjà? C'est effrayant! quel jour sommes-nous?

Mme Vermer : Dimanche matin. Qu'allons-nous devenir? C'est terrible...

Mlle de V. : Ne vous mettez pas dans cet état; je vais aller leur parler; je connais l'allemand, ils seront bien disposés.

Mme Gillon : Attendez encore, Mademoiselle, je vous en prie!

Mlle de V. : Nous ne pouvons pas rester toute la journée dans cette cave; il vaut mieux prendre contact; je...

Mme Vermer : Mon Dieu, on frappe à la porte d'en haut! J'y vais.

Mlle de V. : Je vais avec vous.

Madame Vermer monte par la cuisine, Maman la suit; Mlle de Vault gagne l'issue de la cave qui donne sur la rue.

Mme Gillon : Pas par là, pas par là; Mademoiselle, ne leur montrez pas notre refuge.

Mlle de Vault n'entend pas et sort. Nous écoutons, anxieuses. Elle parle avec eux. En même temps, nous entendons des bottes sonner sur le pavé du corridor.

Oh! ces bottes! ces bottes prussiennes que les récits de 14 équivalaient à la fourche du diable!...

Les demoiselles Dachy et Cunin sont sorties avec Mlle de Vault. Nous restons là; Madame Gillon et les petits, Sylvie et moi, ne sachant que faire.

- Eh bien! les froussardes, remontez donc. Vous aimez bien cette vie de vieux rat? nous crie Madame Vermer, du haut de l'escalier.

Mlle de Vault apparaît à son tour : Venez, n'ayez pas peur; ils ne sont pas méchants, ce sont des Autrichiens, catholiques."

Remontons, alors. - Oh!, dis-je arrivée à la cuisine; la gendarmerie n'est pas détruite. Cette nuit, pourtant, j'aurais cru qu'elle serait rasée.

Puis, j'aperçois Mme Vermer dans un bris à bras de seaux et de cruches. Ils sont venus demander de l'eau, dit-elle; ils se lavent près de leurs camions sur la place Verte. Je préfère leur porter l'eau sur le seuil et qu'ils n'entrent pas.

- Comment sont-ils? Vraiment, ils ne sont pas trop mauvais?
 - Ils sont très corrects, je n'en reviens pas. Mais quel matériel...et quels hommes! Où sommes-nous, mon Dieu!
 Venez avec moi sur la porte, et vous verrez.

Dés le bout du corridor, nous apercevons tout un fourmillement vert... et du seuil, quel tableau! Sous les arbres de la place Verte (elle porte bien son nom, aujourd'hui), sont rangés les énormes camions, serrés les uns contre les autres, se touchant presque. Continuellement, il vient s'en ajouter. C'est un va et vient incessant et quel vacarme!

Ils sont bien là, les fameux Nazis! Et je me sens infiniment triste, de les voir ainsi chez nous, dans notre chère petite ville belge, où l'on sent battre tout proche, le coeur de la France...C'est presque un sacrilège!

Comme ils sont nombreux! Beaucoup s'activent autour des camions, d'autres se débarbouillent. En voici qui nous aperçoivent, Sylvie et moi; en un rien de temps, la maison est envahie. Ils sont bien une trentaine à la cuisine. Madame Vermer ne sait où donner de la tête. Tant de choses pourraient leur convenir! les cuivres, notamment et puis...

- Venez, nous dit-elle tout bas. Nous voici enfermées à la salle à manger. Nous restons là un bon moment, regardant le trafic des camions, qui grimpent la ruelle.

- D'où viennent-ils, puisque les ponts sont sautés, et vont-ils, par là?
 - C'est pour tromper qu'ils emploient ce chemin détourné; ils montent probablement devant l'église, descendent la Poulie, empruntent le boulevard, et par Corbion ou Beaubru, gagnent Sedan. Il faut qu'ils soient bien renseignés pour s'y reconnaître! Ah! nous avons été vendus.

- Mais, dis-je tout à coup, où est Maman? Je ne l'ai plus vue depuis que nous sommes remontées de la cave.

- Je pense qu'elle est allée voir ce qui se passe chez vous.

- A la maison? quelle imprudence! Pourvu qu'il ne lui arrive rien!

- Mais non, rassurez-vous; d'ailleurs, la voici. C'est en effet Maman qui rentre.

Par le bureau, nous nous rendons à la cuisine, à peu près vide maintenant des indésirables.

- Tu as été à la maison, Maman? J'ai eu bien peur pour toi! Elle est abîmée, la maison?

- Non; deux ou trois carreaux cassés, seulement. Ce matin, je croyais trouver le grand bâtiment en ruines; il n'y a rien, qu'un gros trou dans le toit. Mais il faut voir les Allemands passer l'eau! Belle avance d'avoir fait sauter les ponts. Venez, c'est curieux.

Toutes ensemble, nous nous acheminons vers le boulevard, et nous restons là, stupides, devant ce spectacle...

Venant de la route de Paliseul, les lourds camions Allemands, frôlent la tannerie, entrent dans l'eau avec grand clapotis, et montent au boulevard par le chemin des lessiveuses. Sur le boulevard, un soldat ouvre la portière du camion, et l'eau s'écoule. C'est tout simple. Oui, c'est tout simple, mais les autres n'y ont pas pensé. C'est ce que se disent sans doute les Allemands, car ils nous regardent avec un air triomphateur et narquois qui nous fait mal.

Rentrons. Oh! qu'est ce que c'est de ça? A côté de nous, git un gros cylindre, de 50 cm environ, terminé en pointe. Un grand drapeau rouge à croix gammée, est posé tout près. C'est une torpille non éclatée, que les Allemands désignent à leurs avions par ce drapeau. Agréable perspective pour nous, de s'attendre à chaque instant à l'explosion de l'engin!...

Un dernier coup d'oeil aux camions plongeurs, à la passerelle construite en deux heures de temps et sur laquelle passent les chars plus légers. Les soldats viennent de rentrer au garage l'auto de Madame Vermer, abandonnée la veille sur la place. Madame Vermer n'en croit pas ses yeux. Voici justement un officier qui s'approche d'elle. Nous nous rentrons. Madame Vermer revient quelques minutes après, rayonnante, si je puis dire.

- Non, ce n'est pas possible, dit-elle, ce serait trop beau, cet officier vient de me dire que la guerre était finie.- Oh! non, dis-je, ce n'est pas possible, la guerre finie, après deux jours; ils sont entrés chez nous le 10 nous sommes le 12. Ce serait extraordinaire!

- Cela me semble incroyable aussi; et pourtant, il était si affirmatif! On sonne. C'est Mlle de Vault. - Savez-vous, dit-elle en rentrant, que la guerre est finie? Il paraît que l'Italie aurait menacé de quitter l'axe, si les Allemands n'évacuaient immédiatement la Belgique.

- Mais alors, cela s'accorde avec ce que l'officier m'a dit! Mon Dieu, peut-on croire à un pareil bonheur! Et puis, ce n'est pas tout ça; je commence à avoir faim. Si nous pensions à diner? Et ma foi, comme c'est la Pentecôte, et que la guerre est peut-être finie, nous allons faire un bon diner. D'ailleurs, après toutes ces émotions, cela nous fera grand bien.

Un bon diner en effet : potage bien chaud, asperges, succulentes truites de la Semois, macaroni au jambon, le tout arrosé d'un vin réconfortant qui nous rend un peu de vie.

En face de nous, les Allemands collationnent dans leurs camions. Heureuse détente, qu'on apprécie grandement.

Pour moi, je ne suis pas dans la note générale : ce diner me paraît terriblement long; je ne peux pas croire que la guerre soit finie; et tous ces camions sur la place, devant nous, quel bel objectif pour la R.A.F.!

Enfin, tout le monde a fini; on peut desservir. Une prend les assiettes, les autres, les verres...et je ne sais pas comment nous nous retrouvons, haletantes, sur nos chaises, à la cave. Je ne sais pas non plus combien de temps nous restons là à trembler, les nerfs à bout. La souffrance est plus grande peut-être que précédemment, car il y a eu la détente, il y a au l'espoir!

- Et dire, répète Mme Vermer, qu'il m'assurait que la guerre était finie; et j'en étais si heureuse, pour mes fils". Car Mme Vermer a deux fils mobilisés : le Père Oblat aux chasseurs ardennais, le notaire, à l'artillerie. Nos pauvres petits soldats, quelle lutte prodigieuse à soutenir!

Des six enfants de Mme V., Mme Gillon est seule auprès d'elle en ce moment. Monsieur André est parti la veille en France, de peur d'être pris en otage. Monsieur Adelin se trouvait à Dinant quand la guerre a éclaté, et il y a 15 jours, Denise est allée chez Nelly Lottin; de là, elle devait se rendre à Bruxelles. A-t-elle pu y arriver, ou est-elle restée à Hamme? Elle est à Bruxelles sans doute, elle devait y aller jeudi, et jeudi, il n'y avait absolument rien, les trains marchaient, la vie était tout à fait normale. Même, le soir, Papa nous avait dit : Vous voyez, les pessimistes veulent toujours la guerre toute proche, et on vient d'ouvrir les congés de 5 jours." Oui, hélas, quelques heures après...

Pauvre Papa, lui qui était si confiant, si optimiste, comme il doit souffrir! Où est-il, maintenant? Pourvu qu'il ait pu gagner la France à temps, qu'il soit loin, pas sur les routes de ces côtés-ci, mon Dieu!

...Non, je sais pas combien de temps nous restons là cet après-midi. Remontons-nous, seulement? Peut-être... Le soir, en tous cas, nous sommes à la cave. On vient d'amener deux malades : le vieux Monsieur Cunin et Madame Hupin, cette dernière à l'agonie. Mme Cunin et sa petite fille, Monsieur et Mme Dauby-Hupin sont là aussi.

Nos sommes bien serrés. Il y a beaucoup de caves sous cette grande maison, mais la petite cave de la chaufferie est seule voûtée, seule bonne contre les bombardements. Les autres contiennent le vin et les provisions, de sorte que, au plus petit moment d'accalmie, nous pouvons aller chercher ce qu'il nous faut. Mais nous sommes 14 sous la petite voûte, nous pouvons à peine bouger. Sur les tableaux, dressés entre deux casiers, on a placé un matelas pour Quinette et Pitou; les malades et madame Cunin sont dans des fauteuils. Mlle de Vaultx a demandé une planche, ne pouvant plus rester assise; il serait trop dangereux, maintenant, d'aller chercher un matelas, et la pauvre Mademoiselle s'étend sur sa planche, comme une carmélite. Les autres sont sur des chaises, chacun roulé dans sa couverture.

.....Ron...ron...ron...Braoum...

" C'est la Pentecôte, murmure, Madame Gillon, récitons le Veni Creator, pour que le Saint-Esprit les éclaire"

Pentecôte 1940! Au lieu de la messe blanche des communiants, cette prière balbutiée au fond d'une cave, par ceux qui s'attendent à mourir...
Vision de Catacombes!

Quelle nuit! Entre les heurs de bombardement, la pauvre Mme Hupin, agonisante, gémit sans arrêt. On dort quand même un peu, tant la fatigue est grande. Et voilà que la porte de la cuisine est toute secouée; qu'est-ce bien? Madame Vermer, au milieu de l'anxiété générale, monte voir ce qui se passe...et à peine, la porte ouverte, le chat gris de Denise se précipite dans l'escalier et vient se blottir dans un coin. Vers le matin, il saute sur mes genoux; et comme nous sommes contentes, Maman et moi, de glisser nos mains glacées sous sa bonne fourrure. Car il fait bien froid le matin. Le soir comme la cave est très bonne, et que la température du dehors n'est pas élevée, il fait relativement chaud; mais le matin, après ces longues heures d'immobilité, nous sommes transies.

Enfin, comme hier, la bataille cesse vers 8h; les malades et leur famille retournent à l'hospice. Madame Vermer et Sylvie allument le feu, préparent le café, un bon café qui nous réchauffe et nous ravigotte. Et maintenant, allons respirer au jardin; il ne faut pas s'aventurer trop loin, surtout, car le jardin en a reçu des projectiles durant ces 36 heures! Et voilà qu'en passant dans l'arrière cuisine, nous découvrons dans le coin à gauche, près de l'armoire, une paire de pantoufles pulvérisées; ...oh! un énorme éclat d'obus dans le volet. Combien de pareilles découvertes nous allons faire, sans doute.

Mais quelle joie d'être à la lumière, à l'air pur! Le temps est clair et froid, le ciel, transparent, et quelle fraîcheur dans ce parterre de tulipes rouges et de myosotis! Candeur d'un matin de mai! Ivresse de printemps!...

...Alors, pourquoi, mon Dieu, dans un si beau ciel, ce monstre, blanc et noir comme un tombeau?

Pourquoi cette clarté n'est-elle plus pour nous qu'un paradis perdu?

...Et pourquoi cette tristesse, devant tant de fleurs, de myosotis?

...Triste mai 1940!...

En nous regardant l'une l'autre nous avons presque envie de rire, tant nous avons la figure noire. On se débarbouille tant bien que mal, sans beaucoup d'eau, car les conduites sont sautées, et il faut aller chercher l'eau par seaux et cruches à la serre.

Les petits disent leur prière du matin, avec un frais cantique de leur première communion. Pitou a 7ans, Quinette, 6; ils ont fait leur communion le Jeudi-Saint de cette année.

Ils sont charmants, ces petits, ne se plaignent jamais. Dans la peur, il leur suffit de savoir leur Maman près d'eux pour être rassurés. Leur petite présence est un grand bien pour nous.

Ce matin, on prépare le diner, on ajoute ce qui manque à la cave. Les repas sont devenus un supplice pour moi; je ne pense plus qu'à ces avions qui passent, si bas, si bas, avec un bruit infernal. Je sais bien que ce sont des avions allemands, et qu'étant occupés, nous ne devons plus les craindre. Mais leur bruit me glace; il en passe tant, toutes les cinq minutes...

...- Pitou, Quinette, vous êtes là, mes chéris?

- Oui, Maman; comme j'ai eu peur! murmure Quinette.

Mme Vermer : C'est comme hier, vous vous rappelez? A une heure, nous avons dû descendre. Allons, bon, on frappe, je parier que ce sont nos vieux. Ce sont eux en effet. Que c'est triste d'être malade, impotent dans un moment pareil! Madame Hupin ne gémit plus comme lui la nuit; le vieux père Cunin, après une heure de bombardement, rouspette parce qu'on le dérange toujours pour des fausses alertes. Que lui faut-il, grand Dieu!

Vers 3 heures, Mme Vermer et Maman se risquent à l'étage pour préparer quelques matelas qu'on descendra tantôt à la cave pour la nuit. Et quand elle nous rejoignent :

C'est affreux, la Maladrerie est en ruines, et le feu monte plus loin, dans la rue des Morts"; Consternation!

Nous ne pouvons pas voir ce qui se passe sur notre rive, dit Maman, du côté de la rue du Moulin, il doit t avoir quelque chose. Et deux bombes incendiaires sont tombées sur l'école des soeurs.

- C'est pour cela que nous avons eu de pareils chocs, hier soir.

Nous voici à la maison, Maman et moi. Maman a tout de même pu me décider à sortir aujourd'hui. Quelle impression atroce j'ai eu devant les ruines de la Maladrerie, et l'immense flamme s'élevant de la maison Henry! ...

Chez nous, il n'y a rien; je retrouve même mon passe-vite sur la casse-roule de soupe, tel que je l'ai abandonné samedi, au premier bombardement. Nous trouvons aussi le lait et le beefsteak achetés samedi matin. Nous en laissons une partie dehors, pour Zouzoup, mon pauvre petit chat qui reste introuvable. Nous n'avons pas le temps de nous attarder, et nous rentrons chez Mme Vermer avec nos victuailles.

Vers le soir, Maman et Mme Gillon, descendent les matelas; on les arrange, le plus confortablement possible, à la cave.

- Maman, Maman, crie Pitou, à la fenêtre de la cuisine, regarde un peu, qu'est-ce que c'est de ça, là-haut, près du belvédère?

Une grosse saucisse, genre Zeppelin, plane sur Bouillon. Tout à coup, nous voyons des hommes descendre de l'engin au moyen d'une corde.

- Des parachutistes, des parachutistes!

- Si c'était des parachutistes, ils descendraient en parachute, je pense, et sans cordes.

- C'est vrai. Tiens, il remontent.

Qu'est-ce bien? Un ballon d'observation, sans doute. Ce n'est rien.

Ce n'est rien...n'empêche que, ne le voyant plus, vers 8h, nous respirons un fameux coup!

Après le souper, assises à la cuisine, nous attendons. Nous attendons quoi? ...Le bombardement, c'est tout simple, nous commençons à nous y habituer. Profitons des quelques minutes de calme qui nous restent encore. Brraoum...Cà y est! "Descendons nous coucher."

Ah! c'est terrible, la guerre!

L'année dernière, il y a huit jours encore, je m'énervais devant la monotonie des communiqués : Rien à signaler"; jee me disais : quand se battront ils? ce n'est pas une guerre, cela. Et ces tentatives d'invasion de la Belgique, en novembre 39 et en janvier 40...Qu'ils s'y mettent, et qu'on en soit quitte!

Aujourd'hui, cette pensée me paraît une folie, presque un crime... je ne savais pas ce que c'était, la guerre...

Blotti dans un bon fauteuil, les pieds au feu, qu'il est agréable de vibrer à la lecture des faits et gestes d'un héros! Qui ne s'est senti alors une âme de martyr? Pour ma part, je l'ai éprouvé combien de fois!

Aujourd'hui, dans la tristesse de la séparation, sous les bombes, devant tant de ruines, je ne suis plus qu'une pauvre petite fille terrassée par ses nerfs, presque incapable de vivre...

Depuis samedi, nous n'avons vu personne; Mme Vermer et Maman se demandent avec angoisse si le ravitaillement suivra. Jusque maintenant, nous avons encore du pain : nous mangeons tellement peu! des conserves, du sucre, des oeufs, des biscuits. C'est très bien. Mais si la situation se prolonge? La Mahadrerie, la rue la plus commerçante n'est plus qu'un amas de ruines : il y avait, dans la seule maison Degenève, de quoi ravitailler Bouillon pendant deux ans. Tout cela est réduit en cendres...

- Bah! dit Mme Vermer, ne nous préoccupons pas du lendemain, le présent est assez lourd, ayons confiance.

Et voilà que jeudi matin, on sonne? C'est Monsieur Brasseur, rentré de l'Abbaye de Cordemois, où il s'est réfugié avec sa famille. Il est chargé de débiter la viande de la maison Leroy; on peut avoir autant de viande que l'on veut, et pour rien; la boucherie était pleine, en vue de la Pentecôte, jous des communions et début de la saison touristique.

Mme Vermer et Maman reviennent chargées de kgs de viande, de graisse, de lard, de saindoux. Vous voyez, dit Mme Vermer, qu'il ne faut pas se traasser pour le lendemain" " Et Monsieur Lottin est rentré de Cordemois, il a encore de la farine à l'atelier, nous aurons bientôt du pain.

- Oui dit Maman, nous venons de voir les gens qui reviennent de Cordemois. Ils étaient nombreux, là-bas; quelques familles y sont restées. Madame Charles en vient, avec sa belle-mère; Monsieur, Jane, Mme Francine et le petit sont partis en France. Henri est resté à son poste, heureusement, car il n'y a plus de docteurs. Mme Lottin est bouleversée : sa belle maison de la place est brûlée et elle a eu tellement peur pendant sa fuite. Je viens de voir Mme Fifi, ils étaient treize dans les caves de la vieille maison Camion. Madeleine viendra peut-être après midi. Il y avait une trentaine de personnes dans la cave de chez Noël. Tout ce monde là est de sortie aujourd'hui; cela fait bien plaisir de revoir ces figures."

Madame Vermer s'active autour de la viande; la plus grande partie est recouverte de saindoux, pour n'être mangée que dans quelques temps.

A midi, nous dinons à la cave, les petits et moi, car il y a quelques grondements dans l'air; à une heure, bombardement quotidien.

Vers 3h, Monsieur Fifi amène Madeleine; (on n'oserait pas la laisser venir seule, et leur maison est à peine à cent mètres.) Madame Vermer demande à Monsieur Fifi de bien vouloir examiner le jardin; les petits ont besoin de courir, de jouer, mais on craint toujours qu'il n'y ait des explosifs dans le jardin. Oh!, ce que Monsieur Fifi a retiré d'éclats d'obus, et dans le jardin, et dans la véranda où un poêle et un tableau sont percés! Dans la chambre de Denise, des balles sont entrées par la fenêtre, ont traversé son oreiller, puis se sont logées dans le mur, où l'on retrouve des plumes de l'oreiller.

On est tout de même mieux, étendu sur un matelas. Bombardement comme les autres nuits, un peu moins fort cependant? Chabichou, le minet de Denise, recommence ses pirouettes; puis calmé, il vient s'étendre entre la tête de Maman et la mienne. Nous dormons un peu. Quel bonheur!

Mardi matin, rien à signaler. Si pourtant, ils sont dans la cour de la gendarmerie, y ont installé un haut parleur, et nous sommes en première loge pour entendre laa "schöne deutsche Music". Maman a des larmes de colère: "Les sales Boches! Ah! vous êtes bien installés, vous faites de la musique...profitez en; cela ne durera pas tant que les impôts que votre Hitler vous fait payer!" Elle ajoute; Après midi, j'irai à la maison, car il doit y avoir du changement depuis hier"

Dîner. Comme dessert, quelques bombes...non glacées. Après l'alerte, les petits s'amuse un peu au jardin. Puis vers 5 h, nous voici en route pour la maison, Maman, Sylvie et moi. Le boulevard n'est plus que camions allemands. Des files interminables passent, passent vers la France. C'est un art de ne pas se faire écrabouiller.

- Mes chaises, dit Maman, regarde un peu.

Oh! nos chaises de salle à manger sont au bord de la Semois.

Maman: Ils sont entrés chez nous, je parie que tout est saccagé.

Que faire. Regardez les camions qui entrent dans la cour, ceux qui sortent. Quel trafic! Est-ce que j'oserais entrer chez moi?

Sylvie: Je vais demander à celui-ci qui a son camion arrêté. Il pourra peut-être me dire quoi.

Et Sylvie s'approche de l'Allemand et parlemente? Après les Ja et les signes affirmatifs de l'homme, nous franchissons la grille. Toutes les portes sont ouvertes. Quel tableau en pénétrant chez nous! les tiroirs par terre, le linge, les vêtements dans tous les coins, des pots de confiture, des bouteilles de vin renversés, des morceaux de sucre dans la poussière, et quelle saleté! Maman se précipite pour ramasser quelques objets; je veux l'en empêcher, pensant aux récits des mobilisés français qui disaient que dans la Sarre, les choses les plus insignifiantes, cachaient des explosifs. Mais Maman ne m'écoute pas, et ma foi, elle a raison. Après quelques temps, je m'y mets aussi; Sylvie nous est bien précieuse.

- Oh!, s'écrie Maman le poste de T.S.F. n'est plus là, un poste tout neuf, modèle 40...et la boîte de la tondeuse est vide...nous n'avons plus de couteaux.

Sylvie: Il y a beaucoup de petits objets, que vous retrouverez plus tard. Mais comment retrouver les petites choses dans un pareil fouillis? C'est qu'ils ont remué tout du haut en bas, les bandits!

... Mrraou...miou...miou...

Zouzoup! je cours lui puvrir. Quel accueil nous fait cette pauvre petite bête! il nous suit pas à pas, se frotte contre nous, nous caresse. Nous lui parlons doucement, je le prends dans mes bras, et, vraiment, on dirait que ses yeux jaunes brillent de reconnaissance. Avant de partir, nous mettons un peu de nourriture dehors, pour lui...il nous accompagne un peu plus loin que la grille...Mais il y a vraiment trop de camions, il s'en va avec un air de dire: vous reviendrez me voir, n'est-ce pas?"

Quel problème pour accomplir les 100m qui séparent notre maison de celle de Mme Vermer! Avec nos paniers, c'est beaucoup plus difficile que tantôt. Ouf, nous voilà rentrées! Cette visite à la maison nous a grandement remuées. Dire qu'il y a quelques jours, nous vivions là si bien tous les trois! et maintenant, tout est saccagé, pillé...et qu'est devenu Papa?

La salle de jeu a reçu aussi des projectiles, mais tout cela ne présente aucun danger, et les petits, tout heureux, reçoivent la permission de s'ébattre à leur aise. Comme il ne faut pas s'attarder, nos deux visiteurs prennent congé.

Ce jeudi, Maman se rend seule à la maison. Elle revient, très émue. - Je suis contente d'avoir été chez moi, dit-elle; en arrivant, j'ai trouvé un officier allemand, et devant tout ce pillage, je me suis mise à pleurer, et je lui ai dit : Regardez, vous êtes en guerre avec la France, l'Angleterre, mais nous, Belges, nous ne vous avons rien fait. Il s'est détourné et a porté la main à ses yeux; puis, il m'a dit : Oui, Madame, malheur. Oh!, triste...la guerre!" Il m'a donné un papier que je dois montrer aux officiers allemands qui passeront après lui, de préférence au commandant de place. C'est sans doute pour que ma maison soit préservée.

Maman met précieusement le billet dans son sac; le soir, elle le montre à Mlle de Vault qui le traduit; ce papier indique les choses importantes qu'on nous a prises et demande qu'on ne touche plus à rien chez nous. Il faudra le faire voir aux officiers des troupes qui passeront plus tard.

Vendredi matin, bonne surprise, une femme de Laitte vient vendre du lait, excellent remède pour les nerfs agités et les rhumes contractés à la cave. Malheureusement cette femme est coiffée de la force allemande et nous annonce pompeusement que Monsieur Degrelle est testé. Peste!

Vers dix heures, coup de sonnette. Qui voilà, mon Dieu, madame Willette avec ses deux petites filles; elle a appris je ne sais trop comment que nous étions là, et vient nous voir. Comme elle est changée en quelques jours, pâle, maigrie. Nicole a de grands yeux profonds, bien triste pour une petite fille de quatre ans et demi. Elles ont passé les jours tragiques dans la cave de Madame Noël. Nicole priait toute la nuit, et appréhendait sanglotait : Papa est mort, il est tué...Ce qui révolutionnait sa Maman. Ninise est un peu pâle, mais à trois ans, on oublie vite. Elle s'amuse avec Quinette, qui la cajole avec d'adorables gestes de petite mère. Puis elles s'en vont toutes les trois, en promettant de revenir quand ce serait possible.

L'après-midi, Mme Vermer et Maman vont rue du Collège, chez le notaire, pour voir si la maison est pillée et avec l'espoir de sauver quelques objets de valeur. Elles reviennent, leurs paniers remplis; la maison n'a pas été ouverte encore, mais cela ne tardera pas. Il faudrait sauver le plus possible, mais c'est tout un événement d'aller là-bas, de traverser la passerelle où l'on risque à chaque instant de se faire écraser, et puis longer le quai Maginot, avec cette Maladrerie en ruines...et la rue du Collège, ses maisons béantes où il y a peut-être des cadavres...
Vendredi! Il y a huit jours, seulement, on apprenait l'invasion de la Belgique. Que d'événements en une semaine! Mais au fait, où en sont les opérations militaires? Mlle de Vault attrape de temps à autres un journal allemand : ce n'est que conquêtes et victoires. Mais peut-on croire les journaux allemands? Sur un de ceux-ci, on remarquait une vue de Sedan : les troupes hitlériennes passant avenue Philippoteaux. Mais il est si facile de truquer des photos! Bref, notre impression est, que, sur les lieux, nous savons bien moins ce qui se passe que ceux qui sont en France ou plus loin.

Samedi.- J'ai un rhume affreux; on décide de ne plus coucher à la cave mais de remonter les matelas au salon. A cet effet, les meubles sont évacués, à l'exception du canapé, du divan et de quelques chaises. Le paravent sera bien utile pour mieux masquer la lumière de la bougie (car, évidemment, nous n'avons plus d'électricité)

Madame Gillon remonte la statue du Sacré-Coeur. A la cave, il y a toujours la banquette, les chaises, les vivres. Car, nous ne nous faisons pas d'illusions, nous comptons descendre bien souvent la nuit.

Dans l'après-midi, Mme Vermer et Maman vont rue du Collège; la maison est ouverte, pillée, déjà; quelques Allemands l'occupent. Madame Vermer se donne à connaître; elles reviennent, leurs paniers remplis.

Et Maman raconte : Nous étions sur le quai Maginot, quand nous avons vu de loin, une femme avec un fichu sur la tête. Vous vous rendez compte, une femme, alors qu'il n'y a que des Allemands dans ce quartier là, et nous quand nous accomplissons notre "pèlerinage"! Nous approchons : c'était Mme Evrard, de Sensenruth, qui venait voir si la maison de sa fille était encore debout. Elle a été elle-même très étonnée de nous rencontrer là.

Le soir, Mère Eulalie nous annonce que deux officiers, prisonniers français, prêtres, diront leur messe demain à la chapelle des soeurs. Une messe il n'y a plus eu de messe à Bouillon depuis le samedi de la Pentecôte; nous sommes sans prêtres : Monsieur le Doyen est parti le 11 mai, après avoir administré les victimes du bombardement. Il craignait d'être pris en otage. A la dernière minute, Mme Vermer lui a demandé sa bénédiction; le dernier geste du pasteur a été pour toute cette famille, agenouillée dans la rue.

Les Abbés Schartz et Gillet sont mobilisés; l'abbé Robineat est à la ferme de Morsehan. Jusque maintenant, il lui a été impossible de descendre en ville. Sans prêtres, sans médecins, sans administration aucune....

...Jamais je n'oublierai le poignant de cette messe basse toute simple, balbutiée dans les larmes...l'air si triste du prisonnier, maigre, les traits tirés, les yeux pleins de fièvre. Une sentinelle allemande le surveille, dans une attitude très respectueuse, mais qu'il est dur de penser que le prêtre français est à sa merci!... Et j'aperçois Madame Dachy, de la Maladrerie, un petit foulard de voile sur la tête; la pauvre femme n'a même plus un chapeau.

La messe est finie; le prêtre interroge des yeux la sentinelle, qui s'incline, ils sortent tous les deux.

Après la messe, Soeur Honoré nous montre sa classe, toute percée de balles, d'éclats d'obus; la pauvre soeur a été visée tout particulièrement; dans sa chambre, une bombe incendiaire a fait un énorme trou dans le mur, et a projeté son lit d'un bout à l'autre de la pièce.

Nous finissons de dîner. Il est à peu près une heure. Gare! Tiens, pas bombardement, aujourd'hui! Violent coup de sonnette. Madame Vermer va ouvrir. C'est Mlle Dachy : Madame, dit-elle, quelle misère! regardez un peu ce troupeau de prisonniers; il y en a bien quatre mille, ils meurent de faim et de soif...

- Mon Dieu, s'écrie Mme Vermer, des prisonniers! Si mes fils...

- Ce sont tous des Français, Madame; il y a même des Sénégalais, des Algériens...ils sont dans un état les pauvres!...

Mme Vermer : Nous nous en occupons tout de suite. Quel malheur!" Elle nous appelle. Nous sommes remuées jusqu'au fond de l'âme devant cette troupe grouillante, ces hommes sales, déguenillés, les yeux hagards, si brûlés du soleil, qu'on ne distingue pas, de prime abord, les Français des Coloniaux.

Ils se ruent vers nous : Nous mourons de soif, un peu d'eau, s'il vous plaît.- Un petit morceau de pain, il y a si longtemps que nous n'avons plus mangé!

- Mes apuvres, dit Mme Vermer, nous allons faire tout notre possible; mais nous n'avons pas d'eau potable. Les conduites ont sauté avec les ponts. Pouvez-vous attendre qu'on fasse bouillir de l'eau?

Pendant ce temps là, Mme Gillon a couru à la cuisine et revient avec deux cafetières pleines; Sylvie et moi; allons pomper de l'eau à la serre et la faisons bouillir. Puis, nous allons chercher de l'eau pot chez les soeurs de Charité; Mme Vermer vide des bouteilles de vin dans les cruches. Maman, armée d'une louche, distribue la soupe qui reste midi. Mais qu'est ce que cela! Nous sommes peut-être cinquante à les ravitailler, cinquante pour quatre mille! Et si encore on avait de l'eau à volonté, mais les puits se vident, il faut aller loin, et en versant dans les gourdes au moyen de cruches, nous perdons presque la moitié du précieux liquide.

- Madame, un peu de pain, nous n'avons pas mangé depuis cinq jours; cinq jours et cinq huit, nous avons rampé dans les bois, sous les arbres qui nous canardaient. Oh! leur aviation!... Et nous n'avions rien, rien pour nous défendre! Est-il possible de nous avoir trompés ainsi.
- Et comment sont-"ils" avec vous?
- A part qu'ils nous laissent crever de faim, ça va; ils nous traitent bien; nous sommes contents d'être prisonniers, tellement que c'était terrible, leurs avions au-dessus de nous!
- Où avez-vous été faits prisonniers?
- Ici, pas très loin; où sommes-nous, ici, en France?
- Non, en Belgique, à Bouillon, tout près de Sedan.
- Ah! nous sommes près de Sedan. Nous ne savons rien; et puis, nous avons tellement faim, que le reste...
- Nous voudrions tant vous secourir; mais vous voyez comme notre pauvre petite ville est ravagée. Dix mille Kilos de farine ont brûlé chez un boulanger; un autre a été pillé; nous-même savons à peine ce que nous mangerons demain.
- Oui, c'est terrible, les cochons!
- Une idée, dit Mme Vermer, si nous leur donnions de la rhubarbe? cela les rafraichirait avec moins de danger que cette eau de pluie glaçée. Nous pouvons aussi moudre du café, l'eau va bouillir. Sylvie s'occupe du café; les petits et moi courons au jardin. Nous rapportons des brassées de rhubarbe. Dans le corridor, Maman coupe les bâtons en morceaux. Les pauvres gens les lui arrachent.- Jetez-les, crient-ils, ce sont toujours les mêmes qui ont tout". Maman jette les morceaux; c'est affreux, ce ne sont plus des hommes, mais des chiens affamés; ils se tueraient! Un soldat allemand grimpe sur le seuil, repousse le flût au moyen de son fusil, qu'il tient horizontalement. Il demande qu'on lui donne les morceaux à lui, afin d'éviter cette bagarre; ce que nous faisons. Il y a plus d'ordre, mais c'est beaucoup plus lent. Les Français rouspettent, et quand l'Allemands distribue à gauche, ils se ruent à droite, et nous assaillent; et vice-versa. L'Allemand a beau crier, se fâcher, il n'y a rien à faire. Il n'est même pas très rassuré devant les Sénégalais et les Algériens! Des Français et des Colonoaux, les Indo-Chinois sont les plus calmes et les plus stoïques; comme celui-là, avec un air si résigné, si confiant, et à qui je demande s'il est Indo-Chinois : - Oui, dit-il, d'une petite voix douce et chantante; oui, Indo-Sine, Cocincine, Saïgon...Ze voudrais médaille, parceque...catholique" Et pendant que je lui verse à boire, la soeur de Charité cherche une médaille et la lui donne. Le voilà tout heureux.
- Mademoiselle, je voudrais tant un morceau de pain! et des prisonniers me glisse cent francs dans la main?
- Monsieur, nous n'avons presque plus de pain pour nous; je vais tout de même demander s'il n'y a pas moyen de vous en donner un peu; mais je vous en prie, gardez votre argent.

Madame Vermer peut lui donner une tranche de pain et un morceau de lard; il lui tend son billet, qu'elle refuse. Cet homme est fou de joie.

- Hben Sie Kaffee? dit un autre à Maman; or depuis tout un temps, il est en conversation avec nous; ils sont si brouillés, les malheureux.

- Mais, Monsieur, parlez-nous français, dis-je en riant.

- Ah! mon Dieu, oui, c'est vrai; excusez-moi, je suis un peu perdu.

Il rit à son tour, l'Allemand aussi; comme il n'y a plus de café, il reçoit de l'eau mêlée de vin.

- Pourquoi, dit Maman à un officier allemand, ne pas vous arrêter dans les villages plutôt que dans une ville ruinée comme la nôtre?

- Madame, répond-il, ceci ne se reproduira plus j'espère; mais l'avance de nos troupes a dépassé toutes nos prévisions; les cuisines ne suivent pas. Dans quelques jours, l'ordre sera rétabli."

Bonne nouvelle, vraiment reconfortante pour nous!" L'avance de nos troupes a dépassé toutes nos prévisions"

- Ne t'en fais pas, dis-je à Maman il se vante, il exagère; en 14, ils étaient toujours à Paris.

Maman hoche la tête, puis elle explique à l'officier qu'ils trouveront plus facilement à se ravitailler à Noirefontaine qu'à Bouillon; il réfléchit.

Beaucoup de prisonniers sont au bord de la Semois, tout heureux de baigner leurs pieds meurtris. Les Allemands les appellent et nous font comprendre qu'il faut cesser le ravitaillement. Les prisonniers sont embarqués dans d'immenses canions; quelques uns montent vers l'église et l'asplanade; peut-être vont-ils rester là quelques temps.

Le soir, nous parlons du triste spectacle de l'après-midi; nous en avons les larmes aux yeux. Pitou et Quinette, tout fiers, arborent des insignes de régiments français donnés par un prisonnier.

Cette nuit je m'éveille. C'est drôle, je me sens un rythme régulier dans les bras, et pourtant, je suis tout à fait immobile.

- Un avion anglais, me dis-je, sûrement. Je m'assieds sur mon matelas, j'écoute, je n'entends rien... et toujours, je ressens des vibrations.

Autour de moi, tout le monde dort... je secoue Maman : Maman, un avion anglais.

- Oh! dit Maman, il n'y a rien du tout.

- Si, je t'assure, il y a un avion anglais.

- Je n'entends rien, tu rêves.

- Moi non plus je ne l'entends pas, je le sens. Ah! maintenant, écoute...

En tous cas, je descends"

Tandis que je plie ma couverture pour aller à la cave, Maman chuchotte :

- Madame Vermer, il y a un avion anglais.

- Croyez-vous?

- Oui, je l'entends, écoutez.

- En effet; bah, il sera encore temps quand...

Tac tac tac tac...Boum!

Vite à la cave.

Ouf! tout le monde est là! Pas Mlle de Vaulx. Que fait-elle?

Elle était éveillée pourtant. Sylvie veut remonter la chercher. Enfin, la voici, Lovy sur ses talons.

Pitou et Quinette, à moitié endormis sont déposés sur leurs petits matelas.

La D.C.A. fait un vacarme épouvantable.

A peine arrivés à Bouillon, les Allemands ont placé une couronne de D.C.A. sur toutes les côtes, sans compter celles qui se trouvent dans la ville même et la D.C.A. roulante.

Nous avons remarqué, déjà, après une nuit de bombardement, un cercle tracé par terre devant la maison. C'était certainement la D.C.A. roulante.

(Nous avons remarqué déjà, après une nuit de bombardement, un cercle tracé par terre devant la maison; c'était certainement la D.C.A. roulante. Elle est en route cette nuit. Toutes marchent à la fois. Quelques arrêts, nous entendons sonner une heure... Tac tac tac... Coup formidable... plus rien... l'avion est abattu...

Le matin, corvée d'eau. Sylvie et moi, allons à quatre places différents les puits se vident. Nous ne trouvons pas d'eau potable. Tant pis, on boit de la tisane ou du café léger. Bientôt, s'il ne pleut pas, il faudra boire de l'eau de la Semois... les Polonais ont bien bu l'eau de la Vistule!

- C'est affreux! dit Mme Gillon; mes pauvres petits, boire de l'eau de la Semois, qui roule des cadavres! Mon Dieu, mon Dieu, faites qu'il pleuve. Un peu de pluie nous ferait tant de bien! et le beau temps les sert, eux. Ecoutez-moi ça...

Une escadrille de bombardiers ébranle le ciel, le beau ciel bleu de mai... - Je me révolte, ce n'est pas bien, continue Mme Gillon, mais je n'en peux plus...

- Ayez confiance lui dit Maman; avez-vous manqué de quelque chose, jusque maintenant? Regardez comme les petits se portent bien malgré tout, comme ils sont gais et gentils; ils sont vraiment admirables. Allons, remettez-vous; le bon Dieu ne vous en veut pas, Il comprend si bien vos souffrances là!... Mais, ajoute-t-elle en riant, il faut bien qu'Il ait l'air d'être avec les Allemands, ils sont couverts de "Gott mit uns".

Madame Gillon se met à rire.

- C'est vrai, allons, je reprends courage.

Madame Vermer entre sur ces mots. " J'ai une idée, dit-elle, il y aurait encore bien un passage de prisonniers, d'après ce que l'on disait hier. Si nous faisons pour eux une bonne soupe, avec de l'oseille, du pourpier du cerfeuil et des os? L'oseille les rafraîchirait et les os leur donneraient un peu de forces, pauvres malheureux!

Oui, oui, disons-nous, c'est une excellente idée."

Madame Vermer, dans les profondeurs de ses armoires, recherche sa plus grande casserole. En voilà une qui fera l'affaire.

A midi, la soupe parfume. Nous nous réjouissons à l'avance du bonheur des prisonniers. Et pourtant, c'est si peu, s'il en arrive autant qu'hier! Quinette propose : "Mémée, si nous arrachions de la rhubarbe tout de suite. Comme ça, les prisonniers n'attendraient pas si longtemps."

- Oh! oui, crie Pitou, c'est une idée, ça, une bonne idée? On peut, Mémée?

- Oui, sûrement, rapportez de grosses brassées, vous les mettez sur le banc.

Les petits filent entre les buissons comme deux Jeannot Lapin.

Un quart d'heure après, le banc est couvert de bâtons de rhubarbes. Ils sont bien heureux, en effet, les prisonniers, la soupe est un délice, pour eux. Au dernier moment, Mme Vermer y a ajouté des croûtons de pain et des morceaux de lard. La grande marmite est vidée en rien de temps.

Les Français sont moins nombreux qu'hier; ils restent à peine une heure.

Les Allemands les embarquent dans leurs camions. Ceux d'hier, qui ont passé la nuit à l'église, sont encore là, mais sont ravitaillés, maintenant.

Ce soir, Maman revient de la maison : -Oh! je n'ai pas de chance, dit-elle il y a maintenant chez moi un gros officier qui a tout l'air d'un Prussien pur sang. Il est installé dans le petit salon. A la salle à manger, il y a deux officiers devant un tas de paperasses et à la cuisine, ils sont au moins une quinzaine de soldats. Vous vous représentez le désordre qu'il y a chez moi?

En passant devant les fenêtres, j'ai vu que c'était occupé; alors, j'ai sonné? Un grand diable est venu m'ouvrir, et j'ai vu, installé à la table du petit salon, le fameux officier. Il buvait mon vin dans un de mes verres et étudiait une carte. Il a daigné lever les yeux sur moi. Comme j'ai pu (il ne connaît pas quatre mots de français) je lui ai expliqué que j'étais la maîtresse de maison. Alors, il s'est levé. Mais quel homme! Tout à fait le type de l'officier prussien, grand, gros, la nuque rasée, le cou raide, tout balafgré, aimable comme un dogue; si bien que je n'ai rien rapporté de chez moi.

- Quel ennui, dit Mme Vermer; non, vous n'avez pas de chance. Il est donc si terrible, cet officier?

- Maman : Je ne voudrais pas être à la place de ses subalternes, en tous cas; le pis, c'est qu'il paraît être installé pour quelques jours.

Mme Vermer : Il a peut-être l'air plus féroce qu'il n'est en réalité.

Maman : Peut-être; j'aurais dû, tout de même être plus crâne et emporter affaires qui me convenaient. Demain, je ferai provision de courage, et j'y retournerai.

Mme Vermer : Bonne résolution. Ah! tiens,) propos, je suis allée chercher le pain; Mme Lottin, tout en me servant, m'a dit qu'elle avait une peur affreuse toutes les nuits; sa maison est trop près du pont de bois que les Allemands reconstruisent et puis elle n'a pas de bonne cave. Bref, elle m'a demandé si elle pouvait partager notre dortoir. J'ai dit oui, vous comprenez bien. Elle va sans doute arriver : il est presque 8H, et les Allemands interdisent de ciculer après 9H; comme ils ont une heure d'avance sur nous...

Coup de sonnette : c'est Mme Lottin. "Alors, vous me voulez bien, entendons-nous dans le corridor. C'est bien gentil. Je ne sais comment vous remercier j'ai si peur chez moi.

Et entrant à la cuisine : Oh! oui, j'ai peur. Si les Anglais venaient faire sauter le pont, donc! nous sommes tout près. Et puis, tous ces Allemands qui sont paetout. J'ai toujours peur qu'ils ne découvrent l'atelier et qu'ils aillent piller le peu de farine qui ~~il~~ reste pour la population. J'y ai mis mon grand chien, pour qu'il donne l'éveil; mais quand même, je ne fais pas de bien. Figurez-vous que j'ai fait un trou dans le volet du magasin, et depuis que je suis rentrée de Codemois, je passe mes nuits l'oeil collé à ce petit trou pour voir s'il ne se passe rien d'anormal à l'atelier. Si je reste chez moi, je ne peux pas faire autrement; alors, vous comprenez comme je me fatigue. Mon mari a beau me dire de me reposer, c'est plus fort que moi. Ici, je serai plus tranquille. Ah! je vous remercie beaucoup.

Tout en parlant, Mme Lottin, telle un prestidigitateur, sort des sacs de bonbons de toutes ses poches. Les petits battent des mains; nous en ferions bien autant.

Après une petite causerie, nous allons au dortoir. Encore un petit bout de conversation sur les matelas... Sylvie s'endort. Brave Sylvie : toujours à ce qu'elle doit être, la première pour dormir, pour travailler, remonter le courage et se débrouiller.

Peu à peu, la conversation tombe; il n'y a bientôt plus que Mme Lottin et moi d'éveillées... puis, moi toute seule;;; j'ai si peur de m'endormir...
... Tiens, il fait grand jour, Mme Vermer, Maman et Sylvie ne sont plus là.

Mme Lottin, qui plie sa couverture, ne tarit pas d'éloges sur la bonne nuit qu'elle a passé, sur le salon où l'on dort si tranquille et si bien ensemble, sur la cave où l'on n'a pas été, mais qui est là, solide et toute proche.

"Si vous me voulez bien, je reviendraivolontiers, dit-elle en s'en allant.

Mme Vermer et Maman sont sorties; Mme Gillon raccommode sur le banc du jardin en surveillant les jeux des petits; Sylvie et moi, nous sommes à la cuisine.

- Sylvie, Sylvie, crie Mme Gillon, voilà de la visite. Expliquez vous avec eux, je ne comprends rien.

- Tout de suite, dit Sylvie en se levant.

Par la fenêtre, j'aperçois quatre Allemands dans le jardin; ils font de grands gestes et montrent le toit. Mme Gillon court du côté de la remise; elle revient, traînant une grande échelle. Sylvie discute toujours avec les Allemands et leur montrent l'échelle. Là-dessus, je vais au secours de Mme Gillon.

Sylvie: Ce n'est pas la peine d'aller plus loin, Madame, ils disent que ça ne convient pas. Ils veulent monter par l'escalier.

Mme Gillon: Oui, tout cela, c'est pour entrer dans la maison et voir ce qui se passe. Quel toupet! Sauter le mur du jardin;

Moi: Mais que veulent-ils?

Mme Gillon: Mettre le téléphone, paraît-il; ils doivent aller sur le toit, mais ne veulent pas d'échelle; ces Messieurs désirent monter l'escalier. Pourtant, quand on escalade un mur de jardin, plutôt que d'entrer par la porte, on ne doit pas être si difficile. Cela m'ennuie, je ne veux pas qu'ils voient la maison, ils viendront loger, ou nous en enverrons d'autres.

- Eh bien! que ce passe-t-il, par là?

C'est Mme Vermer

Ah! Maman, te voilà; et Mme Gillon met Mme Vermer au courant.

Sylvie: Vous savez, ils n'en démordent pas; regardez celui-là, qui est presque entré.

Mme Vermer: Eh bien, qu'ils montent, tant pis. Mais allons avec eux; je n'ai pas trop confiance. Sylvie, voulez-vous venir avec moi?

- Ils en font un vacarme, dit Mme Gillon après quelques temps; et elles qui ne descendent pas. Oh! mais ils vont défoncer l'escalier, avec leurs bottes. Je vais voir. Et Mme Gillon passe sa tête à la porte. "Tiens, ils vont à la salle à manger. Ils descendent des matelas. Ça y est, ils viennent loger, je l'avais bien dit. Et Maman ne veut pas les laisser dans les chambres. On va les mettre à la salle à manger en face de nous... et les portes qui ne ferment plus depuis le bombardement. Ah! c'est gai!

...Madame... nous venir... ce soir

Oui, OUI, c'est bien. Ouf, dit Mme Vermer, j'ai tout de même pu m'arranger; quand ils ont eu fini de placer leurs fils sur le toit, ils ont demandé à voir les chambres; je leur ai montré celles qui surtout subi la bataille, ils n'ont pas trop insisté pour voir les autres, et finalement, on a décidé de faire un second dortoir à la salle à manger.

Mme G.: Mais Maman, tu oublies que les portes ne ferment plus, et que le salon est en face de la salle à manger.

Mme Vermer: Ah!, ça, je n'ai pas pensé aux portes; mais bah! nous mettrons un meuble, tiens, le secrétaire, contre la porte du salon. En cas d'alerte, nous passerons par la véranda. Ne t'en fais pas, je t'en prie, cela marchera bien.

Mme Gillon: Je le souhaite!

Maman, qui rentre à cet instant, nous annonce que l'offizier était moins réfrigérant qu'hier. Il lui a fait comprendre qu'elle pouvait emporter ce qu'elle voulait. " Nous irons nous deux demain matin, me dit-elle. (ce qui ne m'enchantait pas du tout!)

Mme V. à Maman: Vous savez, nous aurons des pensionnaires, ce soir, nous aurons "nos touristes". A propos, je leur ai dit de sonner et de ne plus sauter le mur; ils ont ri, et m'ont promis de le faire. Je pense à une chose: les personnes de la maison pourraient sonner deux fois, les habitués aussi; j'en parlerai aux soeurs, à Eva, à Mme Lottin, à Madeleine Fifi. Comme cela, quand nous n'entendrons qu'un coup de sonnette nous saurons à quoi nous en tenir.

Mme Vermer: - C'est une petite histoire que nous allons vous raconter.

Maman: - Une petite histoire qui montre bien qu'un franc ennemi est moins dangereux qu'un soi-disant ami...

Voilà! Vous savez que Mme Vermer avait grande envie de prendre les beaux verres en cristal de Monsieur Edouard et de les apporter ici. Hier, nous étions trop chargées. Nous avons donc décidé de les prendre aujourd'hui.

En arrivant à la villa, nous trouvons trois jeunes officiers allemands. Mme Vermer se donne à connaître, dit qu'elle est la mère du notaire habitant cette maison et demande si elle peut reporter quelques provisions pour ses petits enfants qui n'ont presque plus rien. Nos trois hommes, qui barbouillent un peu de français, comprennent: Ja, Madame- Et, continue Mme Vermer, je voudrais prendre ces verres (plusieurs contenaient encore du vin) mes enfants y tiennent beaucoup. C'est un cadeau de mariage.

-Cadeau? dit un des Allemands (que j'appellerai Fritz, pour m'y reconnaître) non, pas cadeau, Madame.

Mais si dit Mme Vermer interloquée, c'est un cadeau de mariage.

-Non, reprend l'officier; et il dit quelques mots aux autres.

Un des deux sort immédiatement et revient, tenant un gros jambon.

- Ça, cadeau, Madame, désigne Fritz, triomphant.

Mme V. : Ah! non, cela, c'est un jambon.

-Jambon? ils se regardent sans comprendre; alors, Fritz prend le jambon des bras de l'autre et dit: Monsieur Degrelle a dit à nous Je vous donne un cadeau. (il fait le geste d'offrir le jambon.)

Mme Vermer et moi n'avons fait semblant de rien, mais nous n'en pensions pas moins. Madame a pris un couvercle de boîte, un cryor et a inscrit: un cadeau, c'est quelque chose que l'on donne.

-Ach so! ont fait les Allemands, riant aux éclats, comprendre.

Merci, Madame.

Et pendant que Mme V. allait en haut chercher les provisions, j'ai mis les verres dans mon panier. Comme nous allions sortir:

-Madame, dit Fritz, vous dire petits enfants...faim; prendre cel

Et il donne à Mme un gros morceau du jambon qu'ils avaient décapé pendant notre absence.

-Et pour vous, Madame, me dit-il, et il me donne l'autre morceau

-Encore pour petits enfants, la boîte, mais pas montrer; fini,

brûler la boîte; pas voir, c'est fromage, bon fromage. Et prendre vous aussi beurre, bon pour enfants.

Et voilà la petite histoire.

Mme Vermer: Et nous goûterons au fromage pour terminer le souper.

- Et nous nous régalerons bien des fois avec le jambon du père Degrelle.

S'il le savait!

- Il le saura le jour de la victoire!

Mme Gillon: - C'est malheureux tout de même; donner un jambon aux Allemands qui regorgent de tout, alors que Bouillon fume encore. C'est toujours lui, enfin.

Maman: - Et vous voyez quel cas les Allemands font de ces gens-là. Ah! cela me fait plaisir, je suis toute remontée d'avoir été là-bas.

Nous finissons de souper. On sonne. Précipitamment, j'enfouis la boîte de fromage dans l'armoire. C'est Achille Bourgeois qui vient arranger la porte. Madame Lottin arrive un peu après, ses couvertures sous le bras, et les poches pleines de bonbons. Après une toute petite veillée, nous nous rendons au dortoir, à la queue-leu-leu, Madame Vermer en avant avec une bougie, Madame Gillon fermant la marche, une lampe à la main.

Maintenant, nous allons vite diner; après-midi, j'aimerais aller rue du Collège, pas seule, pourtant...

Maman : J'irai avec vous, Madame, si vous voulez bien.

Mme Vermer : Si je veux bien! comment donc, mais je vous remercie infiniment Je ne peux pas y aller seule et vous seulement avez le courage de m'accompagner.

Mme G. et moi, baissons la tête!

- Je n'oserais pas, dit Mme Gillon; et puis, je ne veux pas me séparer des petits.

- Et moi donc, qui n'oserais pas, soupirai-je.

- Toi, dit Maman, tu ne penserais qu'aux bombes, tu ne nous avancerais pas beaucoup.

Mme Vermer : Nous nous arrangeons si bien nous deux, n'est-ce pas, Madame. Mais j'ai peur d'abuser, tout de même.

Maman : Abuser! alors, je vais dire que j'abuse de votre hospitalité. Quand je pense que je suis ici comme chez moi! qu'est-ce que je ferais, sans vous? Si vous ne nous aviez pas appelée, le 11, que serions-nous devenues? Jamais je n'oublierai que je vous dois presque la vie...Et puis quel réconfort d'être ensemble!

Ici; embrassements très émus...

- Mais quel air vous avez, dit Mme G. à Mme V. et à Maman, rentrant de la rue du Collège, et comme vous êtes chargées!

Mme Vermer : Mes enfants, réjouissez-vous, nous ne mourrons pas de faim; regardez, ce que nous rapportons.

Mme V. et Maman déposent chacune sur la table, un gros paquet enveloppé dans un essuie. Puis, pendant que Mme Gillon dénoue les coins de l'essuie, elles retirent de leurs sacs, des bocaux de légumes et de fruits, une grosse boîte de conserve, et des petits paquets de beurre.

- Du jambon, s'exclame Mme Gillon, du beau jambon fumé! où avez-vous eu cela? Il y a bien un jambon entier dans ces deux énormes morceaux. Et cette boîte qu'est ce que c'est? et du beurre...les bocaux viennent de la rue du Collège, je les reconnais, mais le reste?

Nous nous étendons...Drrinn!

- Mes locataires, dit Mme Vermer en se levant

Mme Lottin: Vos locataires! Vous avez des Allemands?

Maman : - Oui, nous espérons qu'ils ne viendraient pas, mais hélas, les voilà

Mme Lottin: -Oh! mais, je ne suis pas sûre! Dites, mais qu'est-ce que nous ferions...nous ne sommes que des femmes et deux petits enfants; on ne sait jamais ce qui peut leur passer dans la tête...

Maman : - Ne vous en faites pas; ils dormiront; faisons comme eux.
- Nous sonner, dit un des Boches à Mme Vermer; pas "op" le mur.
Ponne nuit!

- Oui, c'est bien; bonsoir.

...Madame Lottin s'agite sur son matelas et tressaille au moindre bruit. Ils bougent" Ecoutez, les voilà"

- Mais non, Madame, tranquillisez-vous.

- Moi, dis-je, je ne m'en fais pas trop pour les alertes cette nuit; s'il y a des avions, nos Allemands seront sur pied tout de suite; ils les entendent avant nous.

- Avant toi, c'est difficile.

- En tous cas nous descendront, s'ils bougent; autrement, c'est qu'il n'y aura pas de danger.

- Maintenant, silence, dormons.

.... Encore quelques petits soupirs de Madame Lottin...

- Que je suis contente de venir ici, dit-elle le lendemain matin; ici je dors; chez moi, je ne fermais pas l'oeil. Hier, je n'étais pas rassurée avec ces trois Allemands; ils ont été bien tranquilles. Ils dorment encore?

Mme V.: Ils sont partis vers six heures du matin; je me suis levée pour leur ouvrir la porte. Vous n'en aurez plus si peur, ce soir?

- Non; à tantôt.

-Allons, me dit Maman, tandis que nous entrons à la cuisine bondée de soldats, n'aies pas peur, ne tremble pas comme cela. Ma maison, dit-elle aux Boches; prendre mes affaires; hier, voir l'offizier.

- Ja ja; les soldats me regardent curieusement; le fait est que je dois avoir une drôle de tête, j'ai une peur affreuse. Un d'eux me tape sur l'épaule; je me mets à crier; il est tout interdit; un autre lui fait signe de me laisser tranquille.

- Voyons, dit Maman, ne te mets pas dans cet état, n'aies pas peur; je ne t'amènerais pas ici s'il y avait du danger. Remets-toi.

- Nerveuse... peur...bombardement, dit-elle aux soldats en me désignant.

- Oh! ja, triste...guerre...Et ils ont l'air vraiment d'avoir pitié de moi.

- Mas peur; Allemands, bons, me dit un grand diable. Amis.

Je ne réponds pas, cela vaut mieux.

- Je vais à la cave chercher quelques provisions dit Maman; tu viens avec moi?

- Oh! non.

- Reste ici, alors.

- Toute seule, avec eux?

- Pourquoi pas? Ils ne te mangeront pas, va; tiens, assieds-toi, tu es toute pâle.

Et me voilà installée au milieu de la cuisine, les 15 Allemands en cercle autour de moi. Ils parlent de moi; je ne les comprends pas; ils me regardent en hochant la tête avec pitié. Le cuisinier, un brave père de famille sans doute, fait tout de qu'il peut pour me rassurer, me prouver qu'ils ne sont pas méchants; il ne comprend pas comment j'ai si peur d'eux. Il ignore Dinant et Tamines, celui-là.

Maman remonte de la cave, avec quelques conserves, un peu de vin; du vin, il ne nous en reste plus guère, les Allemands y faisant grand honneur. - Pourquoi prendre mes affaires, dit Maman aux soldats; pas bien, moi, pas manger; soldats allemands avoir tout." Le cuisinier à l'air un peu gêné.

- Madame, vous venir habiter; alors nous pas prendre.
- Impossible, beaucoup soldats et deux femmes seulement.
- Oh! madame, nous mariage!

Il proteste, ouvrant tout grands ses yeux bleus étonnés.

- Pas seulement pour cela ajoute Maman qui a tout de même envie de rire, mais ici, pas bonne cave pour bombardements.

La porte du petit salon s'ouvre à cet instant: " Le baïféré, me dit Maman tout bas. C'est le fameux officier. Il est grand, gros, blond, avec un teint de cochonnet et des yeux pales. Très raide, il bouge à peine la tête. Ce n'est certes pas un de ces alertes Nazis de 40 qui grimpent comme des chats; non, il incarne plutôt I4, ou même 70, dans toute sa rigidité prussienne. Quatre balafres, trois à la joue gauche, une à la joue droite, consacrent bien le type.

- So, dit-il à Maman comme pour dire: Oui, c'est vous que j'ai vue hier! Maman lui explique le but de notre visite; il fait un signe affirmatif. Puis: Votre mari, Madame? - Parti, répond Maman. - Où? - Je ne sais pas, en France. - Parti, oui? Il insiste, nous regarde d'un air incrédule.
- Mais oui, affirme Maman. Est-ce possible... écrire?
- Non; mais inutile; pour le 4 juillet, tout fini, tout.
- Bien. Merci. Je peux venir demain prendre manger?
- Ja.

Avec force gestes, Maman lui fait comprendre que, puisque la propriétaire est restée, les soldats ne doivent pas piller. Un petit signe de tête sans bouger la nuque pour dire qu'il a compris... et nous voilà en route avec nos provisions.

- Eh bien! dit Maman pour me taquiner, tu n'es pas morte?
- Non; j'ai tout de même été serrée; mais maintenant, c'est fini; je n'ai et n'aurai plus peur des Allemands.
- Tu vois; si tu pouvais guérir de ta peur des bombes!
Je ne dis rien; je pense que cela, c'est impossible.

A midi, Mlle de Vault nous annonce qu'elle va retourner chez elle, afin que sa maison ne soit pas occupée; elle a déjà eu bien du fil à retordre pour la préserver. " Nous viendrons encore coucher deux nuits au "dortoir" et puis nous resterons chez nous; il y a beaucoup moins de danger maintenant." Le soir Mlle et Sylvie ne reviennent que vers 8 heures, presque en même temps que Mme Lottin.

- Vous ne savez pas nous dit celle-ci, que Mlle Maria a pris un bain? Elle a osé prendre un bain, disons-nous, toutes au plus étonnées.

- Oui, ce n'est pas toujours moi qui aurais fait cela; mais je lui ai dit: Vous avez pris un bain! et s'il était arrivé une alerte pendant ce temps-là dites qu'est ce que vous auriez fait? Elle m'a répondu: J'ai risqué et j'ai réussi. Pas plus d'affaires que ça. Elle en a de la chance d'être calme et de ne pas s'en faire. Ah! ce n'est pas comme moi!

Nous rions un peu, puis Mme Vermer nous recommande de dormir le plus possible avant minuit, heure de la R.A.F.

Nuit assez mouvementée; quelques avions allemands; passage ininterrompu de l'armée. Mais comme nos locataires ne bougent pas, nous ne bougeons pas non plus.

Ce matin, Mme Vermer pousse un cri de joie: Il pleut; quel bonheur! il pleut!"

Il pleut; enfin! Les puits vont se remplir, nous n'avalons pas cette affreuse poussière soulevée par les milliers de camions qui passent sur un jour. Et comme l'air est rafraîchi : l'horrible odeur d'essence, d'huile, de cadavres, et de tant de matières calcinées, s'efface peu à peu. Et la pluie n'est pas propice à l'aviation. Il pleut! Quelle joie!

Le matin, Mme V. et Maman vont rue du Collège.

"Vous ne devineriez jamais qui nous avons vu, dit Mme Vermer à peine rentrée.

- Ma foi non; qui?

- Eh! bien! d'abord, en allant, nous étions arrêtées devant la maison de Mme Raty. Un tableau d'Albert pend encore dans la véranda; je me disais qu'avec un crochet de boucher, il serait facile de l'avoir. Pendant que nous étions là, un soldat s'est approché de nous et a lié conversation. Triste, la guerre, a-t-il dit, gut für Offizier...nicht soldat.

Nous avons continué notre chemin, le Boche derrière nous, qui nous causait toujours. Nous passons devant un groupe d'officiers; ils étaient tout en effervescence. Ils nous ont regardé avec des yeux! Brrr. Là-dessus, le soldat nous a laissées et a rejoint les autres. Et voilà, que en repassant, nous voyons sur la place St Arnould, une dizaine d'autos en cercle, le moteur tourné à l'intérieur du cercle. Une quantité d'officiers et de soldats entouraient ces autos; ils ne bougeaient pas, entendant un autre officier se trouvant tout à fait au milieu, toutes les autos convergeant vers lui. Et je me suis arrêtée tout court, en poussant un petit cri :

- Mais c'est Hitler, ai-je dit à Madame.

- Mais oui, c'est lui; regardez sa tête. Je pensais tout justement c'est Hitler, quand vous l'avez dit.

- C'est bien sa tête, et toutes ces précautions...

- Partons, des officiers se sont retournés sur nous; ne faisons semblant de rien. Nous avons continué notre route et nous voilà.

- Hitler est ici! mon Dieu, que va-t-il nous arriver!

- Mais rien du tout; tu comprends bien qu'il partira le plus vite possible, il n'est peut-être plus là maintenant

- Qu'est-il venu faire? les Allemands sont tout de même sûrs d'occuper ce pays pour que le Führer s'y hasarde.

- Où bien il s'est dépêché d'y venir de peur qu'on ne le leur reprenne.

- Midi, mettons-nous vite à table dit Mme Vermer, je meurs de faim.

Mme G.: Tu penses à manger, après avoir vu le Führer!...Avotre place, je ne vivrais plus que dans ce souvenir...sans manger, pendant 8 jours au moins

Mme V.: Eh bien! moi, cette grande joie m'a creusée, creusée...je meurs de faim.

Maman : Et moi aussi; mangeons à son prompt départ, et à sa défaite.

Ce soir, Maman, rentrant de la maison, annonce que la balafre va partir; nos trois Allemands nous disent qu'ils partiront demain matin, et Mlle de Vaulx a décidé de coucher chez elle cette nuit.

Dimanche. Il pleut toujours. L'abbé Robinet, descendu de Morsehan, dit la messe chez les soeurs. Il y a plus de monde que dimanche dernier; quelques personnes sont même assises dans le corridor; j'y prends place à côté de Mme Wilmette et de ses petites filles.

Messe basse. Soeur Honoré chante le Lauda Sion. C'est la Fête-Dieu, et j'évoque les processions dans les chères vieilles rues...les reposoirs rutilants de genêts...

La Fête de la Paix, de l'Amour...

"Nous souffrons, dit l'abbé Robinet, mais l'espoir nous sauve. Car il faut espérer : ils ne gagneront pas, ils n'auront pas la victoire finale...

Dans notre petite ville martyre, le roi viendra après la guerre, quand la Belgique sera libre!...

Après la messe, Mme Wilmotte et les petites entrent quelques minutes. Nous parlons des chers absents; tandis que Denise joue un peu avec Quinette. Nicole ne quitte pas sa Maman; elle a toujours ses grands yeux tristes. Un peu après leur départ, Mlle de Vault et Sylvie arrivent; Mme Vermer les a invitées à dîner pour qu'elles ne restent pas seules un dimanche. Coup de sonnette : mais qui est-ce bien encore? C'est Mme Lottin, portant un grand paquet rond et plat que les petits regardent d'un air connaisseur.

- Je vous ai apporté un petit dessert dit Mme Lottin, une tarte à la farine grise, la seule qu'on ait maintenant.
- Mais vous êtes trop gentilles, vous nous gâtez toujours.
- Vous pouvez dire, je viens vous ennuyer tous les soirs; maintenant, je me sauve.

Il pleut toujours, il fait gris, brumeux, et malgré cela, le ciel est plein de bourdonnements.

- Il y en a des avions aujourd'hui!
- Oui, on les entend depuis un bon moment; on dirait qu'ils cherchent quelque chose; ce sont toujours les mêmes qui reviennent...
- Mon Dieu, çà y est, vite; vite...

Nous nous retrouvons tous à la cave, haletants.

La D.T.C.A. marche, les mitrailleuses... on n'entend plus qu'un moteur d'avion.

- Vous voyez, dit Mme Vermer, c'est un anglais, les autres le cherchaient; ils auront engagé une bataille, les avions allemands attirant l'anglais ici à la portée de la D.C.A. Les autres sont partis maintenant.

Maman : Le malheureux anglais n'échappera pas; ils ont une telle D.T.C.A.

En effet, après quelques coups plus forts, nous n'entendons plus rien.

L'avion est tombé dans doute du côté de Noirefontaine, Ucimont par là.

Mme Vermer: Remontons maintenant; il me semble qu'on entend bien le canon ce matin; ce doit être de la ligne Maginot. Le canon, ce n'est pas dangereux pour nous, il est loin encore.

- On l'entend plus fort qu'hier. Les Allemands reculent, peut-être.

- Si seulement!

- Oui, mais la repasse!

- Oui, la repasse... Silence oppressé; personne ne dit mot, de peur d'affoler son voisin; mais les traits se crispent...

- Bah! dit Mme Vermer, comme-en-à la paix se signera sur place, comme en 18; les Français ne les chasseront pas. Ne nous traccassons pas à l'avance.

La nuit, c'est de nouveau toute la D. C.A. en marche, les mitrailleuses et ce canon, qui semble toujours se rapprocher. Les coups sont si forts, parfois! Et toute la journée, nous l'entendons, avec un simple arrêt d'une heure vers midi. Le soir, enfin, cela cesse, mais la nuit nous l'entendons encore. La D.C.A. fonctionne aussi, mais moins longtemps que la nuit précédente.

Mardi, journée comme les autres, visite à la rue du Collège, à la maison. Madeleine vient passer une heure avec moi dans le jardin. Nous sommes tous à bout, excédés, avec ces nuits sans sommeil; les pauvres petits, si faciles jusque maintenant, pleurnichent, se chamaillent. Ils sont très pâles, ce qui cause bien du souci à leur Maman.

Jouez bien au jardin pour avoir des couleurs, supplie-t-elle; c'est si mauvais d'être toujours à la cave. Ils s'ébattent tant qu'ils peuvent, mais parfois Quinette accourt se blottir dans les bras de sa Maman:

- J'étais au bout du jardin, mais on l'entend tellement fort... je suis revenue...

- Qu'est-ce qu'on entend fort?

- Le canon; et puis, je n'aime pas tous ces avions-là; il y en a beaucoup ils volent tellement bas! Pitou dit que c'est des bombardiers, je crois.

3

- Oui, crie Pitou, quand ils passent à beaucoup, trois par trois, c'est des bombardiers; il y a encore les transports de troupes; ils ont des fenêtres, ceux-là; puis le chasseur, qui a comme des pattes...
- Tu t'y connais, Pitou.
- Madeleine m'a montré une fois; mais maintenant je les distingue bien moi-même; et cela m'intéresse.
- Oh! le futur général!
- J'aimerais bien d'être général...général aviateur. Je serai Führer, comme cela, j'irai partout, en avion, en bateau.
- Pitou, quelle horreur, tu voudrais être un Hitler? non, n'est-ce pas.
- Non, pas Hitler, je ne veux pas, ni Allemands non plus. Je serai officier belge, ou français, mais aviateur.
- C'est cela, tu seras officier belge. Mais en attendant, tu es un petit garçon fatigué qui doit dormir bien vite. Nous allons souper, pour nous coucher tôt.

Madame Lottin arrive ce soir avec un thermos de café; je descends à la cave le petit réchaud à alcool, sur lequel je fais bouillir de l'eucalyptus. Une chose nous ennuie encore, c'est que nous n'avons presque plus de bougies. Mme Vermer fabrique des lampes à l'huile de colza. Une d'elle est déposée à la cave derrière une pile de boîtes de pois (ceci, pour l'occultation) Toujours pour l'occultation, tous les soirs, je bouche les soupireaux avec des sacs, Mme Vermera a tendu une cretonne entre les deux caves. "On dirait un palais des Mille et une nuits" dit-elle en riant.

- Nous y passerons peut-être mille et une nuits; on ne sait jamais. Nous nous récréons; c'est tout de même un peu beaucoup.

Mercredi, on entend toujours le canon; il passe maintenant sur un jour 1300 avions; les convois allemands sont sans fin. Parfois nous nous demandons si nous ne rêvons pas; nous vivons dans un vacarme perpétuel.

Depuis trois jours une commandanture est installée. Ce mot de Kommandantur m'apparaissait entouré de griffes de fer, et je suis bien étonnée que ce ne soit pas si terrible.

Monsieur Gaston Hunin vient d'être nommé bourguemestre; on forme le conseil communal; celui-ci décide de fonder une Assistance publique de guerre. Mme Vermer est nommée présidente, Soeur Honoré secrétaire, et Maman trésorière. Les Soeurs de la Doctrine sont chargées de la soupe populaire. L'hospice héberge maintenant, en plus que les vieux, Lucie Barnique et ses enfants. Cette pauvre femme, dont le mari est mobilisé, avait eu un bébé trois jours avant la guerre; le 11, elle s'est enfuie dans la côte avec le tout petit et ses trois autres enfants. Madame Dumont, blessée aux jambes dans le bombardement de la maison Gérard, s'est sauvée avec elle. Toute la nuit du 11 au 12, elles ont rampé dans les buissons; finalement, elles se sont réfugiées dans une cabane, y sont restées quatre jours, pendant lesquels le bébé a été nourri avec un seul biberon, chauffé à la flamme d'une bougie. Enfin, elles sont descendues à Bouillon, Lucie Barnique et ses enfants ont été recueillis à l'hospice; Madame Dumont et Renée sont chez les demoiselles Dachy, leurs parentes. Madame Dumont a souffert atrocement de ses jambes. Projetée de la cave de la maison Gérard par la violence de la bombe, elle a eu les jambes presque écrasées; puis, avoir forcé ainsi, dans sa fuite... On craignait ne pas la sauver; elle a une double flébite; deux docteurs allemands l'ont soignée; cela va un peu mieux, mais ce sera très, très lent. A l'hospice aussi, viennent d'arriver une vingtaine de Français, des vieux, des malades qui n'avaient pas voulu partir et que les Allemands viennent d'évacuer de force à cause de la ligne Maginot. Ils les ont conduits au plus près, chez les "Schwester" de Bouillon. Vous serez très bien là, ont-ils dit. Et ma foi, les vieux ne se déplaisent pas trop. Mais quel aspect lamentable ils ont, les pauvres! Un d'eux nous raconte qu'il a perdu sa femme en route. Il ne sait pas ce qu'elle est devenue. Nous sommes maintenant à Bouillon à peu près 400; il y a 3000 à 4000 Allemands.

- Je vais chez moi, nous dit ce soir Mme Wilmotte qui passe avec les petites; vous ne voulez pas aller voir chez vous, nous ferions le chemin ensemble.

- Oui, dit Maman, je veux bien; ce doit être encore occupé; j'ai sauvé le principal, mais on oublie toujours quelque chose.

C'est occupé, en effet; au moment où nous ouvrons la porte, un soldat se précipite pour voir qui sont ces intrus. Il n'a pas l'air très aimable, Maman débite son petit discours habituel, il nous conduit près de l'officier. Celui-ci est attablé à la salle à manger, devant un grand verre de vin; il ne fait rien; il se lève quand nous entrons et je remarque qu'il porte à-sen-bras- un brassard : Feldgendarmerie.

Un beau type: grand, des cheveux noirs, des yeux superbes, d'un bleu indéfinissable; de figure, il ressemble un peu à Hitler.

Il ne connaît pas bien le français et nous demande si nous savons parler allemand ou italien; non, mais nous parvenons à nous comprendre.

Maman prend quelques objets oubliés, moi, je m'occupe des lèvres.

Le soldat qui nous a ouvert tantôt, s'approche de Mme W. et lui dit quelques mots; celle-ci qui parle allemand, lui répond, tandis que Maman et moi nous occupons de nos affaires. Tout à coup, Mme W. élève très fort la voix; je me retourne: elle est très rouge, tout à fait fâchée, discute avec le bonhomme; lui a un air furieux oh! si bien que nous avons peur; l'officier les regarde en souriant.

- Madame, qu'y a-t-il, lui dit Maman, faites attention, ils sont méchants quand ils sont en colère.

- Mais c'est trop fort, dit Mme W.; il est venu me demander comment la ville avait été détruite; je lui dit que les avoies allemands ont d'abord bombardé, puis qu'il y a eu la bataille. Il me soutient que ce sont les Français. Je lui dit que non; il me soutient le contraire. Oh! je l'étranglerais bien!

- Je vous comprnde, mais laissez-le. Et comme le soldat regarde Maman avec des yeux interrogateurs, elle lui dit: Ja, ja, Deustch... Bouillon kaput. Il ne réponds pas; l'officier lui commande de sortir.

Nous allons partir, nous aussi; Maman demande s'il n'y a pas un moyen queconque d'envoyer une lettre. Non, madame, dit l'officier, mais pas long, maintenant; guerre vite finie, toute; finie avec la Belgique, maintenant.

- Comment, la guerre est finie avec la Belgique?

- Oui, votre roi, capituler. Belges, Allemands plus battre.

- Notre roi a capitulé? oh! ce n'est pas vrai, je ne vous crois pas.

L'officier voit à l'indignation et aux gestes négatifs de Maman, qu'elle ne le croit pas; il se met à rire: Oui, dit-il; puis il fait un geste qui signifie : à votre aise, ne me croyez pas si vous voulez, cela m'est égal, mais...

Sur le boulevard, nous éclatons : Mme W. ne digère pas sa dispute, et nous sommes contrariées, tristes, révoltées de ce qu'il nous a dit.

- Sont-ils menteurs ces Allemands, tout de même!

- Tu te rapelles, le jour de la Pentecôte au matin, un officier avait dit à Mme V. que la guerre était finie; on l'a bien vu.

- Mais celui-ci a dit : votre roi a capitulé; il y a tout de même quelque chose.

Consternation chez Mme Vermer quand nous rapportons cette nouvelle.
- Ce n'est peut-être pas vrai, dit Mme V., mais si c'est exact, soyons sûrs que le roi a fait ce qu'il devait faire.

Dimanche 2 juin. Nous nous rendons pour la première fois à la messe à l'église; les Allemands ne permettent pas qu'on sonne les cloches pour annoncer les offices. Il y a peut-être deux cents personnes à l'église, y compris une trentaine d'Allemands. A l'entrée de la nef droite, sont rangées des piles de pains de soldat, gardées par une sentinelle.

Au sortir de la messe, Mlle de Vaulx nous dit : Venez passer l'après-midi avec moi; Sylvie fera quelques gaufres, cela rappellera un peu les petites réunions d'avant guerre.

Vers midi, la supérieure de l'hospice vient sonner et dit à Mme Vermer : - Il y a de nouveau des Allemands qui cherchent à se loger; c'est difficile de ne pas en prendre. Alors, je vous ai envoyé deux officiers prêtres; j'ai pensé que vous aimeriez mieux ceux-la que d'autres. Ils ne tarderont pas à venir se présenter.

En effet, tout de suite après le diner, les officiers s'amènent, avec chacun leur ordonnance et leur valise. Un des deux parle bien français; il dit à Mme V. : La soeur nous a envoyés chez vous, Madame.

- Oui, elle m'a prévenu, je vais vous montrer les chambres inoccupées.
- Je vous remercie; nous pensons rester deux nuits. Je suis prêtre catholique, l'autre officier est pasteur protestant; il ne parle pas français, lui. Pouvez-vous recevoir aussi nos ordonnances?

Madame Vermer monte avec eux, puis leur montre la salle à manger. Les officiers décident d'occuper la salle à manger, les ordonnances auront une chambre au second.

- Nous reviendrons à six heures, dit le prêtre.

Chez Mlle de Vaulx, nous trouvons Mme Charles, qui est bien inquiète pour sa famille, toute dispersée, et dont elle na évidemment, aucune nouvelle. On parle des événements; nous faisons part de ce que l'officier nous a dit au sujet de la capitulation. Tout le monde est bien intrigué.

A quatre heures, Sylvie nous sert des gaufres délicieuses; puis nous allons un peu dans le jardin, nous regardons un convoi formidable qui passe au rempart venant de France. Nous prenons congé. Mme Vermer et Maman vont jusqu'à la rue du Moulin, dont on aperçoit les ruines fumantes noircies. Mme Gillon, les petits et moi rentrons à la maison.

Et tandis que Mme Gillon s'occupe des ordonnances qui arrivent avec leurs baluchons, je joue avec les petits à la véranda.

- Oh! mais, dit Quinette ils sont bien agaçants ces Allemands là; ils sonnent tout le temps.

- Je suis bien ennuyée, figure-toi, me dit Mme Gillon, entrant un peu après une bouteille à la main. Le prêtre vient de venir et m'a remis cette bouteille de vin en disant : Mettez-la de côté, nous la boirons ce soir". Il veut donc que nous buvions du vin ensemble; cela ne me plaît pas du tout, je n'ai pas osé dire non, mais...

- Il vous a peut-être donné ce vin pour nous tous, pour que nous le buvions ensemble, mais pas avec eux, j'espère.

- Peut-être, mais je ne crois pas; enfin, nous verrons bien ce soir. Madame Gillon a bien compris, en effet.

Le soir, après être resté un peu au jardin, le prêtre réclame sa bouteille et des verres. Tu vois, me dit tout bas Mme Gillon, tu vois que j'avais bien compris. Je suis honteuse... boire du vin avec des Allemands! Ce sont des prêtres il est vrai, sinon, je refuserais catégoriquement.

Et Où en sont les opérations? demande Mme Vermer au prêtre, pensant avec raison que cet homme sérieux ne lui dira pas de cracs.

- Nos troupes sont maintenant à St-Quentin et marchent vers Calais.

- Est-ce vrai que notre roi a capitulé?

- Oui, Madame, c'est vrai; le mardi 28 mai au soir, le roi des Belges a demandé la cessation des hostilités.

- Oh! disons-nous consternées.

- Il a bien fait; nous étions trop forts pour l'armée belge, qui ne recevait l'aide, ni de la France, ni de l'Angleterre. Et pourquoi sacrifier des vies, sans aucune avance?

- Oui, dit Mme Vermer, j'ai toujours pensé qu'un homme comme lui ne pouvait pas mal agir... Mais que c'est triste, parceque la France et l'Allemagne ne savent pas s'entendre, nous Belges, nous subissons toujours les horreurs de la guerre.

- Oui...pour éviter la guerre, il fallait nous laisser passer...

- Comment, dis-je, avouez que ce ne serait pas beau, pour un peuple libre et armé, de vous laisser passer, sans nous défendre...

- Non, ce ne serait pas beau; vous avez fait votre devoir. Et votre roi l'a fait aussi en capitulant, puisque la résistance était impossible.

On sent qu'il y a chez cet homme une sorte de combat entre ses convictions son ministère sacré, et son esprit patriotique. Etre prêtre catholique, et officier allemand, c'est assez compliqué...

Le pasteur, lui, ne comprend pas un mot de ce que nous disons; de temps en temps, le prêtre traduit, mais le protestant est distrait, il est triste, affreusement triste; de temps en temps, il murmure : oh! la guerre!...il pense aux siens; il est marié et a cinq grandes filles, dont il nous a montré la photo.

- Vous avez dû souffrir ici, continue le prêtre, vous avez subi la bataille?

Oh! dit Mme Vermer, nous avons cru mourir combien de fois! jusqu'au lundi de Pentecôte, c'était affreux. Maintenant, cela va mieux, mais nous avons encore des bombardements presque tous les jours.

- C'est triste! et ces petits enfants, que disaient-ils?

- Ils ont été bien courageux, ils ne se plaignaient pas et priaient tout le temps.

- Oui, s'écrie Pitou, un matin, j'ai eu la gorge toute sèche, tellement j'avais dit des prières, la nuit.

- Pauvre Jean-Pierre! c'est très bien, tu es un brave.

Pitou se redresse... à peine arrivé, le prêtre s'est intéressé aux enfants, leur a donné du chocolat, a demandé leur nom.

Et Pitou est très fier qu'il ait retenu son beau nom composé : il dit "Jean-Pierre;" et "ma petite fille". On ne peut pas sans doute traduire Jacqueline en allemand?...tandis que Johann-Peter, c'est un nom dur, qui sent la bataille et le commandant.

- Nous sommes encore inquiets, dit Mme Vermer, car on entend toujours le canon; parfois, on croirait qu'il est tout proche.

- C'est la ligne Maginot, Madame, nos troupes ont évacué de force, la population restée à Virton et à Florenville.

- Oh! Florenville! mais ce sera bientôt notre tour, alors...

- Non, je ne pense pas, ce n'est pas la même direction. Le plus dur est passé pour vous. Demain matin, à 6h allemandes, je dis ma messe chez les soeurs : je penserai à vous.

5h, c'est trop tôt; personne ne va à cette messe, d'autant plus que l'abbé Robinet dit la sienne à 7h $\frac{1}{2}$.

Vers 9h, le prêtre nous annonce, que contrairement à ce qu'ils pensaient, ils doivent partir immédiatement. Le pasteur fait réellement pitié, tant il est triste. Il s'applique à bien prononcer les quelques mots français qu'il connait : Au revoir...Attieu...Ponne chance!

Mardi matin, Maman qui est allée ouvrir au coup de sonnette, pousse un cri, se trouvant devant Mr Vandevelde et un gendarme inconnu.

- Vous? dit-elle, comment êtes-vous ici? d'où venez-vous?
 - Comment je suis ici, je ne le sais pas moi-même; je reviens des Flandres. C'est fini, n'est-ce pas, depuis le 28. Le lieutenant m'a renvoyé, il va revenir, lui aussi
 - Et de mon mari, dit Maman, vous ne savez rien?
 - Non, nous ne sommes pas allés du même côté, il est parti en France, lui. Le gendarme qui est avec moi est le commandant de Paliseul.
 - Vous avez vu Mme Pitrebois?
 - Oui, je suis passé à Noirefontaine hier; on m'a dit qu'elle était à Briahan j'y suis allée; c'est elle qui m'a appris que vous étiez chez Mme Vermer.
 - Pauvre Madame, elle a dû être si contente d'avoir des nouvelles! elle est venue il y a 8 jours; elle était si triste, toute seule, sans son mari, sans Guy...
 - Guy revendra avec le lieutenant, sans doute; ils sont restés à Huy, ce n'est pas comme ma femme que je croyais trouver à Briahan, et qui est parti en France.

- Vous allez diner avec nous dit Mme Vermer.
 - Je vous remercie, Madame; moi, je dois remonter à Briahan; mais le commandant acceptera bien volontiers; il est si épuisé qu'il dort debout.

Mercredi, Monsieur Vandevelde nous apporte une lettre de Winenne; je ne sais trop comment elle est arrivée. Nous sommes bien heureuses d'apprendre que mon oncle et ma tante de Winenne sont restés, qu'ils vont bien, et n'ont pas à souffrir de la situation. Mais comme nous sommes inquiets de savoir que tante Amie et Parrain ont quitté Anhee et sont allés du côté d'Avesnes! ils sont rentrés maintenant, mais bien fatigués, malades; ils ont été pillés. Maman attend une occasion pour répondre.

Jeudi, nous montons chez Mme Charles, voir les trous énormes creusés par les bombes dans le jardin. Jane, le matin du 11 mai, se trouvait près de la porte du jardin quand a eu lieu le premier bombardement; elle a reçu un éclat à ses pieds. Une heure après elle partait, ne voulant rester à aucun prix.

En rentrant de chez Mme Charles, qui voyons-nous près de chez les soeur Nelly Leloup et Thérèse Degembes, pareilles à deux pruneaux, tant elles sont grillées du soleil, noires de poussière. Elles sont bien maigries.

- Ah!, nous avons eu faim, gémissent-elles, et ce que nous avons été bombardés sur les routes. Que vous avez bien fait de rester! Pendant 5 jours, nous n'avons mangé qu'un demi morceau de sucre. Et les gens étaient mauvais, on ne voulait rien nous donner, nous vendre plutôt. Après la capitulation, on nous aurait massacrés : Sales Belges, Boches du Nord, qu'on nous disait et quand nous demandions de l'eau : Allez en chercher au Canal Albert. Ah!, quel voyage, on s'en souviendra.

- Et continue Thérèse, nous avons perdu Papa, avec 6 valises; nous avons été séparés dans une cohue. Nous ne savons pas où il est.

- Jusqu'où avez-vous été?
 - Presqu'à St- Quentin. A Avesnes, c'était terrible, quand j'y pense!... Après la capitulation, en voyant comme les Allemands avançaient vite, nous avons pensé que c'était autant revenir... et nous avons bien fait.

- Ils sont loin, les Allemands?
 - Oh!, maintenant, ils doivent être à Calais.
 Ah!, que nous sommes contentes d'être revenues!

Un peu après, je vois Mme Degembes, Flore, Augusta, toutes changées, maigries. Mme Leloup est méconnaissable.

- Que je regrette d'être partie, dit Mme Leloup. Quand je pense qu'à Charleroi, il n'y a rien, ce n'est pas la guerre la-bas; les magesins sont ouverts, avec musique, même, et les cinémas fonctionnent. Nous y avons même été, au cinéma, un peu pour fêter le retour de mon mari et de mon frère...

- Alors, coupe Maman vous êtes partie avec Monsieur Leloup, et vous revenez avec lui...vous êtes peut-être seule dans votre cas.

- Mais Madame, si vous saviez cequ'on a souffert sur les routes et à Avesnes! Ceux qui n'étaient pas sur les chemins n'ont rien vu! Si seulement j'étais restée!

Mon Dieu, où ai-je mis mes allumettes, chuchotte Mme Vermer

- Voilà les miennes dit Mme Lottin, fouillant dans ses poches; oh!, mais où sont-elles donc, c'est tout de même fort, je...les voilà

- Vite maintenant, n'oubliez pas vos couvertures, la D.C.A. va marcher, il est temps.

Et nous passons encore une bonne partie de la nuit-de-la à la cave; heureusement, les petits à peine déposés sur leur échafaudage de tableaux, se rendorment profondément.

- Est-ce qu'on a pas été à la cave, la nuit, demande Quinette, le matin.

Aujourd'hui, quelques soldats rentrent à Bouillon; on leur fait fête, la plupart ont leur famille absente. Tout le monde les invite, tout le monde veut les gâter un peu. C'est surtout les petits jeunes gens de 16 ans que l'on s'arrache. Madame Lottin retient André Thill, pour tous ses repas de tous les jours. Il apporte des nouvelles à Mme Gillon. Mme Vermer l'invite à dîner. Son courage et sa gaité font plaisir à voir.

Ah!, je vais dire comme Mlle Maria,; "qué viguérie", soupire Mme Lottin, tombant sur une chaise, à la cuisine. Qué viguérie, comprenez-vous, cela veut dire: quelle drôle de vie, quelle triste vie. Encore la nuit à la cave! Si cà dure encore un peu, je crois que nous mourrons tous. Ecoutez-moi cà, comme on entend encore le canon.

Oui, on l'entend très fort, le canon; et on l'entend toute la journée. Comme nous craignons de voir arriver la nuit!

Cette nuit est plus calme, pourtant; je reste éveillée quelques heures, je vais dans le corridor. Mme Lottin me suit, mais nous ne descendons pas.

- Couchons-nous dit-elle; je crois que nous sommes des froussardes. Demain, je ne bougerai pas si vite.

- J'ai pris une bonne résolution, annonce Mme Lottin, en arrivant ce mardi soir. Vous la connaissez, n'est-ce pas?

- Oui, dit Mme Vermer en riant, tâchez de la tenir, surtout.

...Que l'on est donc mal dans cette auto : on ressent toutes les vibrations du moteur...et pourquoi suis-je couchée;? on est toujours assis en auto...

Mon Dieu, où ai-je donc la tête? je ne suis pas en auto du tout, mais étendue sur un marelas, dans le salon de Mme Vermer...et ces petites secousses régulières, m'annoncent l'avion anglais...il vient...je vais bientôt l'entendre...

Je m'assieds et plie ma couverture.

- Il y a quelque chose, hein, dit brusquement Mme Lottin, levant la tête.

- Oui, je crois bien que c'est un Anglais.

Nos paroles éveillent Maman, qui nous supplie de dormir : "Hier, vous vous êtes levées pour rien; Mme Lottin avait pourtant promis d'être raisonnable e

- Mais aujourd'hui, Maman, il y a un avion anglais; la D.C.A. va marcher, il bombardera, peut-être. Tu l'entends, l'avion?

- Oui, c'est vrai, il vaut peut-être mieux descendre.

- Je ne bouge pas maintenant, dit Mme Vermer, c'est tellement ennuyeux d'éveiller les petits! descendez si vous voulez, moi, j'attends.

Maman, Mme Lottin, et moi, descendons; à la cave, j'allume la petite lampe, puis, nous nous installons toutes les trois.

- Ecoutez-le, comme il ronronne; je ne comprends pas comment Mme Vermer n'a pas peur.

.... Tac tac tac tac Boum! Toute la maison tremble. Audessus, nous entendons tout un remue ménage, la porte de la cave s'ouvre, Pitou descend l'escalier, Quinette le suit.

- Elle a l'air tout endormie, s'écrie Maman qui se précipite en bas de l'escalier, et arrive juste à temps pour recevoir Quinette dans ses bras. Si Maman n'avait pas été là, elle se tuait, mettait son pied dans le vide, à la dixième marche.

Posée sur son matelas, Quinette dort profondément; elle ne s'est rendu compte de rien, s'étant sauvée instinctivement, par habitude, tout en dormant. Mme Vermer arrive enfin, puis Mme Gillon.

- Oh!, tu es là, Pitou, s'écrie Mme Gillon; je te cherchais partout en haut.

- Je suis arrivé le premier ici, Maman.

- Mon Dieu, quel soulagement, je viens de passer des minutes atroces! En entendant le coup, je me suis levée précipitamment; à tâtons, je cherche les petits; j'en attrape un, le pose sur ses pieds, c'est Quinette. Et Pitou, où est-il? je cherche, je tâte tous les matelas, les meubles, rien. Pitou, où est-tu?...rien. Vous jugez de mon affolement! J'ai pensé alors qu'il était peut-être descendu à la cave. Quinette, j'en étais sûre, je l'avais vue courir. Quelle peur j'ai eue!

- Tu vois, Maman, je suis parti quand j'ai entendu le coup; je n'ai rien dit j'aurais dû te prévenir.

- Ce n'est rien, mon chéris; c'est tout maintenant, dors comme Quinette. Pitou se fait un peu prier, mais quelques minutes après, il dort de tout son coeur.

Pendant ce temps, la D.C.A. n'a pas cessé de fonctionner...on dirait, que maintenant, l'avion s'éloigne, il n'a pas été atteint.

- Ah! le voilà parti, s'écrie Mme Vermer; c'est triste tout de même de souhaiter la fuite de ses alliés.

- Quelle guerre! il n'y a plus d'honneur, d'enthousiasme; on ne pense qu'à sauver sa peau; les civils souffrent autant que les soldats.

- Ecoutez...il revient...
Nous écoutons, haletantes...

Pas de doute : la D.C.A. entre de nouveau en action; tout tremble, par moments.

- Mon Dieu, sanglote Mme Gillon, jusqu'à quand souffrirons-nous ainsi; il y a un mois que nous subissons ce calvaire...depuis le 11 mai, nous sommes le 12 juin...Les Allemands reculent sans doute; depuis 15 jours, on entend terriblement le canon...et ces avions anglais qui viennent toujours survoler c'est le début de la repasse, peut-être...

- Tais-toi, voyons, dit Mme Vermer; le canon, c'est de la ligne Maginot.

- Mais Florenville est bombardé par la ligne Maginot, et Florenville n'est pas loin, tu sais. Nous devons peut-être partir, les Allemands vont nous évacuer de force.

- Eh! bien, alors, nous partirons, pas autrement; nous avons tout de même passé le plus dur, va.

- Oui, mais après un mois, en être là, encore!...

- Tiens, il est de nouveau parti, l'oiseau nocturne.
- Ne remontons pas encore suppliai-je, il n'a pas été abattu.
- Non; nous allons encore attendre un peu.
- ... Et nous faisons bien d'attendre... l'avion revient 15 fois... 5 fois, toute la D.C.A. marche avec un bruit infernal. 7 fois en une nuit. C'est excédant.
- Il n'est pas abattu, dit Mme Vermer, ils y a quelques temps que nous ne l'entendons plus, il doit être parti.
- Les Boches n'ont pas pu l'atteindre; nous avons entendu de formidables coups : il est sans doute arrivé à bombarder sans se laisser prendre, brave type!
- Oh!, c'est un héros. Quel courage! affronter 7 fois une pareille D.C.A.
- Je crois bien que nous pouvons remonter. Mais comme on entend le canon! Il est vrai qu'en 14-18, la maison était ébranlée par les canons de Verdun. Tout de même, je n'y comprends rien puisque les Allemands avancent...

Ce matin, les gens que nous voyons sont déprimés, découragés : Quelle nuit dit-on, cela ne finira donc jamais! Maman a rencontré Madame Leloup; celle-ci était tout à fait à plat. Elle s'est écriée : Si j'avais su, je ne serais pas revenue, je serais restée à Charleroi. Revoir des bombardements, je n'aurais tout de même pas cru ça. Quelle nuit terrible! j'en suis malade. Et, dit Maman, elle m'a demandé au cas où cela se reproduirait, si elle pouvait venir avec sa famille dans votre cave.

- Certainement, dit Mme V., s'il ne faut que cela pour lui faire plaisir...
- Tiens, elle ne dit plus que ceux qui sont restés ici n'ont rien vu, alors; pourtant, la nuit du 11 au 12 juin est loin de valoir celle du 11 au 12 mai et les quelques suivantes... Enfin.
- Aujourd'hui, les gens sont découragés quand même. Le temps est lourd et sombre, il ne fait pas chaud, et l'on étouffe.
- Les petits se disputent, je me sens d'une humeur massacrate, Maman fait des efforts inouis pour ne pas pleurer, et Madame Gillon répète : Je ne sais pas ce que j'ai, mais je passerais à travers les murs.
- Ce que nous avons dit Mme Vermer, qui seule conserve son calme, c'est que nous sentons l'orage. Il va avoir un orage.
- C'est complet, éclate Mme Gillon, un orage! il ne manquait plus que cela; la nuit, les bombes et le canon, le matin, le canon tout seul, et après-midi un orage. Mais c'est à devenir fou!
- Tant mieux, dis-je, s'il y a un orage; on ne verra plus d'avions et le canon se taira un peu. D'ailleurs, à Bouillon, les orages ne sont pas forts du tout, ce n'est pas comme dans certains endroits.

Vers midi, quelques éclairs et grondements lointains; puis des traits de feu de plus en plus grands... le tonnerre de plus en plus fort... et tout à coup, c'est le ciel tout illuminé, un fracas épouvantable... la foudre est tombée sur un des arbres de la Place Verte, à vingt mètres de la maison.

- C'est effrayant, murmure Mme Vermer quelques temps après; dire qu'il n'y a jamais de forts orages à Bouillon. Je n'en ai jamais vu de pareils. C'est à croire que nous sommes maudits!

Comme nous craignons de voir arriver le soir! au salon, devant la statue du Sacré-Coeur, les petits supplient : Faites que nous passions une bonne nuit!"

La nuit est très calme, le lendemain matin nous nous communiquons tous notre joie.

Un peu avant midi, je vais avec Quinette chercher du pain. Et je vois tout un rassemblement dans la grand'rue. En approchant, je remarque que les gens sont atterrés, des femmes pleurent.

- Qu'y-at-il? demandai-je

- Oh!, c'est malheureux tout de même; ces bandits-là ramassent les jeunes gens qui viennent de rentrer, pour les emmener travailler à Sedan, à Charleville, qu'ils disent. C'est probablement en Allemande, allez. Tenez, le camion est là, qui attend : et voici le pauvre René André qui est rentré hier, et Robert Toussaint...les voilà tous qui arrivent, les malheureux.

- Il leur manque sans doute des hommes aux Allemands, ils en perdent, alors ils prennent les nôtres.

- Et puis il y a deux hommes qui ont voulu faire les malins. Le commandant de place ordonne que les soldats qui rentrent aillent se présenter à la commandature, ces deux-là excitent les autres à ne pas y aller. Alors, le commandant a été furieux, et voilà le résultat; c'est du beau travail, on peut le dire.

- Voilà le camion qui part...les pauvres petits!

Le camion s'ébranle.

- Allons, ne pleurez pas comme ça, crie un des jeunes, ils ne nous tiendront pas longtemps. Nous serons vite revenus.

Un autre ajoute, tout bas, en se penchant : S'ils ne nous lâchent pas assez vite, on se sauvera bien nous-même. Au revoir, à bientôt.

Ils sont partis, les groupes se dispersent.

- Il faut tout de même qu'on les voit toutes, me dit une femme; je crois bien que la guerre, c'est le pire des malheurs.

Trois jours plus tard, une heureuse nouvelle circule : les jeunes sont revenus, ils les ont trimbalés d'une place à l'autre, sans les laisser travailler. Seulement il ne s'agit pas que les nouveaux démobilisés n'aillent pas à la commandature.

Dimanche, il fait très beau; Mme Vermer voudrait aller jusque chez Mme Paternostre; comme l'après-midi est assez avancée, on décide de partir tout de suite après le goûter.

Vers quatre heures, on sonne. Ce sont deux jeunes gens de 16 à 18 ans.

" Nous sommes de Corbion, disent-ils, démobilisés, nous sommes revenus par Bruxelles; là, dans un Centre d'Accueil, nous avons vu Mlle Denise Vermer, qui nous a remis cette lettre.

- Vous l'avez vue? s'écrie Mme V., elle va bien? elle sait que nous sommes restés? elle vous a dit qu'elle allait bientôt revenir?...

- Oui, elle attend la première occasion.

Mme Vermer ouvre la lettre; elle est tellement émue qu'elle peut à peine la lire. Denise est bien portante, Denise va bientôt revenir...quel bonheur!

- Comme je vous remercie! dit-elle aux deux jeunes gens. On leur sert une petite collation, puis, après leur départ, nous nous rendons tous chez Mme Paternostre, tout en parlant de l'heureuse nouvelle.

- Je suis si contente! répète Mme Vermer, et pourtant, quand je pense à notre vie, ici, je me demande si elle ne ferait pas mieux de rester là-bas. Encore une telle alerte, mercredi!

- Mais depuis, nous n'avons rien eu; j'ai l'impression que c'est fini, maintenant.

Nous passons dans la Maladrerie, au milieu des décombres, le long des murs branlants; mais nous revenons par le quai Maginot, longeant la Semois.